VOYAGE

DE

FIGARO

EN

ESPAGNE.

A SEVILLE.

L'An premier de la liberté de la presse
en Espagne.

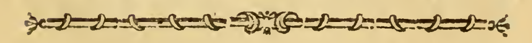
1820.

TABLE.

Fin de la Table.



VOYAGE DE FIGARO EN ESPAGNE.



ENTRÉE EN ESPAGNE, PAR SALIENTES.

UN tas de pierres ſert de limites. A peine a-t-on perdu la France de vue, qu'on s'enfonce dans les Pyrénées.

A droite, à gauche, devant, derriere ſoi, on a des monceaux de ſable, des rochers, des précipices, des caſcades, des torrents, des ſapins, des cavernes & des glaçons.

Pendant quinze mortelles heures, on ne voit ni trace, ni habitation d'hommes, on croit être ſeul au monde.

On arrive à Salientes : Salientes n'eſt rien. Le lendemain on traverſe la plaine de *Bieſcas* ; on deſcend une côte rapide ; on paſſe ſur le pont de *Fanlo*, conſtruit par le diable ; on dîne par cœur à *Cuſabos* ; on côtoie des marais ; on ne voit plus les Pyrénées, on couche à Almodavar, à Hueſca ſi l'on veut ; & le troiſieme jour, ſi le temps eſt clair, ſi l'on a de bons yeux, s'il fait beau, on découvre de très loin les murs, les clochers de Saragoſſe.

SARAGOSSE.

Au grand nombre d'équipages, à la quantité de valets, à la multitude de mendiants (1) qu'on voit ici, il ſemble que la moitié de la ville a tout, & que l'autre moitié n'a rien.

Saragoſſe, dit-on, eſt une ville commerçante ; il n'y paroît pas : tous les bras ſont croiſés, ſont dans l'inaction ; les boutiques, les magaſins ſont vuides, les métiers ſont immobiles ; il n'y a pas un ſeul canot ſur l'Ebre (2).

(1) Cet ouvrage étoit imprimé quand on a appris que par les ſoins du marquis d'Agerhe, de dom Martin Goicocehea, & de dom Ramonda Pignatelli Allias Canonico Mora, on a établi une maiſon de miſéricorde, où tous les mendiants valides ſont logés, nourris, habillés, moyennant qu'ils filent & qu'ils peignent de la laine.

(2) Fleuve qui paſſe à Saragoſſe.

En vain les Hollandois ont offert de rendre, à leurs frais, l'Ebre navigable (1); en vain les Espagnols pouvoient voir, pouvoient entendre les travailleurs qui tout près d'eux, qui sous leurs yeux applanissoient les collines, perçoient les rocs, coupoient les montagnes, combloient les vallons, joignoient les mers ; ils n'ont rien vu rien entendu, rien écouté.

Le palais de l'inquisition est au milieu de la ville; ses murs jaunes, bruns, épais & flanqués de tours paroissent avoir cent pieds. C'est là qu'on envoie les incubes, les succubes, les devins, les Juifs, les trembleurs, les loups-garous & les sorciers. L'archevêque de Saragosse est le chef suprême ; quarante à cinquante jacobins sont les géoliers de cet antre, d'où rien ne transpire, d'où peu de gens sortent, & dont trois ou quatre ponts-levis,

(1) L'Espagne n'a pas un seul fleuve navigable, & tous néanmoins pourroient le devenir sans de très grands frais. Depuis Aranjuez jusqu'aux frontieres du Portugal, le Tage pourroit aisément porter des bateaux. En rassemblant toutes les sources, tous les ruisseaux qui descendent des montagnes, d'où part le Mancaranes, on en formeroit un canal pour le transport des bagages de la cour ; ce même canal pourroit servir à amener les pierres de construction : on pourroit établir une navigation fixe d'Anduxar à Madrid ; on pourroit en outre pratiquer une autre communication de Cadix avec l'intérieur du royaume ; on pourroit enfin, par le moyen de l'Ebre, construire un canal semblable à celui de Languedoc, depuis le golfe de la Biscaye jusqu'à la Méditerranée.

des foſſés, des baſtions, des verroux, des freres laïs, & des dogues empêchent d'approcher.

La ville eſt entourée de promenades inutiles.

Hors la rue de Coſſo, toutes les rues de Saragoſſe ſont ſi étroites, ſi ſales, ſi ſangeuſes, qu'à midi on n'y voit goutte, & qu'on ne ſait jamais où poſer le pied.

Les cures & les miracles ne coûtent rien à notre-dame du Pillier ; ſa chapelle lambriſſée d'exvoto, de bras, de jambes, de fumée, de cierges, de béquilles, ne déſemplit jamais d'aveugles, de ſourds, de muets, de boiteux, de culs-de-jattes, qui prient, qui ſoupirent, qui pleurent, qui eſperent, qui attendent, qui baiſent la terre & ſont des ſignes de croix.

Dans un pays comme l'Aragon, qui produit tant de ſoies, tant de laines, tant de matieres premieres de tous les genres, & dans une ville auſſi conſidérable que Saragoſſe, il eſt ſurprenant qu'il n'y ait que deux fabriques, l'une d'eaux-de-vie, l'autre de chapeaux, celle-ci eſt appellée la fabrique de *Cobalecientes*. Ces chapeaux ne ſont pas chers, ils ſont excellents ; il y a ſix mois que j'en achetai un, je le porte ſouvent, je n'en ai pas ſoin, il eſt encore tout neuf.

A juger du premier apperçu, les gentilshommes Aragonois ſont ſerviables, queſtionneurs, friands d'aulx, friands de piment (1), verſés dans le blaſon, glorieux d'avoir des armoiries, & preſſés de les montrer.

Le catalogue des livres permis eſt ſi mince, les peines ſi graves, les MM. de l'inquiſition ſont ſi alertes, qu'on ne trouve chez les libraires de Saragoſſe, que des cantiques, des almanachs, des noëls, des rudimens des dictionnaires, des heures, & la vie originale de quelques ſaints du canton.

Depuis que la foudre a conſumé la ſalle des ſpectacles, il n'y a plus de comédie : on a tenté de conſtruire un nouveau théatre; mais le ciel s'eſt couvert, le tonnerre a grondé, notre-dame du Pillier a jeté des cris; les oſſements, les reliques ont changé de place, les corps ſaints ſont ſortis de leur tombe : auſſi-tôt à coups de pierres, le peuple conſterné, les prêtres & les moînes furieux ont diſperſé les maçons. A quinze cents pas de la ville environ, ſoixante bernardins ou prémontrés ven-

---

(1) Le piment, fruit long comme le doigt. Le goût de ce fruit reſſemble ſi parfaitement au goût du poivre, que pour peu qu'on en mange, on a pendant tout le jour le palais enflammé, l'haleine brûlante, & la bouche en feu.

dent en détail du vin mufcat. Jardins, cellules, cloîtres, dortoirs, tout le couvent eſt rempli de tables, tout eſt garni de buveurs, de qui les chanſons, le bruit, les cris, les éclats, changent ce ſaint lieu en corps-de-garde.

ROUTE DE SARAGOSSE A MADRID.

Pendant deux jours, on ne voit ni arbres, ni vignobles, ni épis; en revanche, on foule aux pieds, le thim, la marjolaine, la méliſſe, le ſerpolet, la camomille, la lavande & le romarin.

On paſſe par Daroca, Lœches, Mejorada, Alcala de Henarès, Calatajud, Albarazin & Guadalaxara.

Les bourgs, les villages, les hameaux, les maiſons éparſes ſont très-rares, & par-tout des mains oiſives, des viſages défaits, maigres, plombés, couleur de paille, des haillons, de la vermine; par-tout de mauvaiſes cabanes, où hommes, femmes, enfans, filles, garçons, mules, chevaux, moutons, chevres, & mulets ſont couchés, ſont entaſſés pêle-mêle.

Publius, Cneius, Cornelius & le chaſte Scipion paſſerent à Calatajud en revenant de maſſacrer les braves habitants de Numance; c'eſt ce maſſacre qui de-

vint l'époque des guerres civiles ; c'eſt lui qui donnna le ſignal de la proſcription de Sertorius, de la défaite de Sylla, & du triomphe complet de Metellus & de Pompée.

Des girandoles d'une grandeur énorme, gâtent, coupent, alongent l'oreille des dames d'Albarazin.

Graces à une fabrique de draps, les habitans de Guadalaxara, ont de bons habits, de bons ſouliers, de l'embonpoint & l'air content.

Les ouvriers font la méridienne, à une heure tout eſt fermé, tout le monde dort, on ne peut rien voir.

A Mejorada on épluche mal le ſafran; Céſar a campé devant mes fenêtres.

Jolies éplucheuſes du ſafran de Mejorada ; ma chere Pepina (1) ſur-tout, ne me boudez point ; je ne vous en veux pas ; je vous aime, vous le ſavez bien ; mais épluchez mieux votre ſafran, ſéparez les feuilles des fleches, ſéparez les pétales du piſtil, votre ſafran en vaudra mieux, vous en aurez davantage, vous le vendrez plus cher, & j'en ſerai bien aiſe.

Les Romains, les Goths, les Maures, les Eſpagnols s'amuſerent tour-à-tour à prendre, à piller, à brûler Da-

---

(1) En François Joſephine.

roca : dans les masures qui restent, on ne trouve pas un lit, pas une chaise, pas un verre d'eau.

La Posadera, (l'hôtesse de Lœches,) a des jambes prodigieuses ; jamais je n'ai vu de pareilles jambes ; je parie, quand on voudra, & tout ce qu'on voudra, mettre ses bas par dessus mes bottes.

A droite, en entrant aux cordeliers, sainte Therese évanouie dans les transports de la jouissance céleste; ses boucles, ses tresses, sa ceinture, son voile, son bandeau flottent en désordre, & ses yeux à fleur de tête, étincelants de feu, brûlants d'amour, humides de larmes, semblent chercher dans le ciel, son Dieu, son époux, son amant.

La plus belle des femmes, la belle Léoncre de Gusman, qui vit à ses pieds toute la Castille, tout l'Aragon, & qu'Alphonse *le Vengeur*, aima jusqu'à l'idolatrie, est enterrée dans le chœur du couvent des augustins de Signeuza.

Hier à quatre heures, les étudiants d'Alcala, lancerent un ballon, c'est dom Bernard qui a construit cette machine. Dom Bernard, dit-on, est le plus grand physicien du pays : si quelque jour on peut aller voir en ballon, en char volant, où, comment, avec quoi se forment la grèle, les vents, la pluie, la foudre & les tempêtes, surement dom

Bernard ſera le premier qui arrivera ſur les lieux, qui en reviendra, & qui nous rapportera de là-haut un échantillon du tonnerre.

ENTRÉE DE MADRID.

Des ſapajoux, des guenons, des cataquois, des perroquets à preſque toutes les fenêtres, une rue très-longue, très-large, une porte ſuperbe (1), une infinité de tours, de clochers; des maiſons à quatre, cinq, ſix, ſept, huit étages; de très-beaux balcons, la poſte aux lettres (2) la douane (3), la *place du Sol* (4), (du ſoleil). La grande place, le bruit perpétuel des cloches, rend l'entrée de Madrid vraiment riante, vraiment impoſante.

La fontana de oro, (la fontaine d'or) eſt une bonne auberge; l'hôte eſt cher : il faut faire ſon prix.

---

(1) La porte d'Alcala.

(2) La poſte aux lettres eſt un des plus beaux édifices de Madrid : il étoit, dit-on, ſur le point d'être achevé, lorſqu'on s'apperçut qu'on avoit oublié l'eſcalier.

(3) La douane eſt un edifice moderne, elle eſt très-vaſte, les magaſins ſont commodes & bien diſtribués.

(4) La place du Sol eſt une place magnifique, huit grandes rues viennent y aboutir; le ſoir, quand toutes ces rues ſont éclairées, du milieu de la place on jouit d'un coup-d'œil admirable.

LE BUEN RETIRO.

Depuis que le roi a quitté *le Buen retiro*, les bâtiments tombent, les fontaines ſont taries, les jets d'eau ſont comblés, rien ne croît dans les jardins; les grottes, les groupes, les thermes, les baſſins, les boulingrins, les Boſquets, tout eſt détruit, tout eſt mutilé; une ſtatue ſeule reſte toute entiere, c'eſt Philippe II. Ce Philippe eſt admirable, il épouvante; c'eſt le ſourcil, le front, l'œil, le regard d'un méchant, d'un tyran, d'un monſtre; c'eſt lui : je le vois; il médite quelque crime, il couve, il cache quelque reſſentiment, quelque complot, il va ouvrir la bouche pour ordonner un meurtre, pour dicter au duc d'Albe (1) une ſentence de mort.

A la place des impoſtures, gravées ſur le piédeſtal, que n'a-t-on mis, que ne met-on, il en eſt encore temps; il s'eſt nourri de ſang; il a rempli la Calabre, le Piémont, la Hollande, les Pays-Bas, la Valtelline, l'Eſpagne, & la France, de troubles, de deuil, de malheurs, de gibets, de bourreaux, d'eſpions; il a fait aſſaſſiner Eſcovedo,

(1) Le Duc d'Albe, ami intime, miniſtre confident de l'éxécuteur des meurtres, & ſouvent le conſeiller des crimes de Philippe II.

Perès, Horn, Egmond. Il eſt mort, rongé par des vers, dévoré par des poux (1), rendant les inteſtins, rendant les excréments, & tourmenté d'une plaie ſecrete, d'une plaie honteuſe, d'une plaie fétide qui l'empêchoit de s'aſſeoir, de marcher, de bouger, & qui le forçoit à reſter immobile. Pourquoi ne pas mettre que pendant dix ans, & durant toutes les nuits, il entendit promener dans ſa chambre, il vit à ſon chevet le ſpectre de ſa femme, & le fantôme de ſon fils (2), qui

---

(1) Voyez Baſnage, Grotius, Strada, le cardinal Bentivoglio, &c.

(2) Pluſieurs hiſtoriens, qui juſtifient Philippe II, de la mort de ſa femme, aſſurent qu'Eliſabeth mourut de chagrin de la perte de dom Charlos ſon amant; & pourtant voici mot pour mot ce que dit Mezerai. *Il eſt certain que Philippe II. empoiſonna ſon épouſe, & la fit périr avec le fruit dont elle étoit groſſe, ainſi que la reine Chriſtine le vérifia par des informations ſecrètes qu'elle fit faire, & par les dépoſitions des domeſtiques de cette princeſſe, lorſqu'ils furent de retour en france.* Mezerai écrit mal, raconte mal, il eſt diffus, il eſt bavard, un peu déclamateur quelquefois; mais Mezerai ne ment pas.

Pour Mariana, qui s'accorde abſolument avec Mezerai, je ne le cite pas, je le compte pour rien; il m'a trompé dans tant d'endroits, que depuis ce temps-là je ne le crois plus.

Si quelque choſe peut juſtifier Philippe II., c'eſt qu'il ſe rendoit juſtice; c'eſt que tous les ſoirs, en ſe couchant, il diſoit à dom Franciſco Oſorno, ſon premier valet-de-chambre: je conſentirois à mourir tout à l'heure, ſi je pouvois, par ma mort, effacer des annales du monde, mon nom, mon regne & tous mes crimes.

ouvroient les rideaux, le faifiſſoient par les cheveux, & l'arrachoient hors de ſon lit (1).

Le fils du concierge du Buentiro, a une forme extraordinaire, une figure bizarre; il eſt plus gros que moi, il paroît plus vieux; il a huit ans : ſi cet enfant vit, ce ſera un monſtre.

LA GRANGE.

Tant mieux, ſi la Grange, autrement appellée Saint-Idelphonſe, appartenoit encore à des bergers, Philippe IV n'eût pas laiſſé cinquante millions de dettes (2), employés en grande partie, à bâtir la Grange, à l'orner d'étangs, de berceaux, de Nimphes, de Tritons, de Faunes, de Sylvains, de Naïades, d'allées, de ſallons verds, & autres étalages auxquels ce prince, vain, injuſte, voluptueux, ſans ordre, ſans conduite, prodiguoit l'argent qu'il empruntoit à des commis, à des laquais.

---

(1) On ſait que l'avocat Leclerc, que ſir Walter Raleig, que Gregorio Leti, ne dit pas un mot de tout cela; c'eſt l'exacte vérité pourtant; je n'invente rien, je n'ajoute rien : pourquoi, pourquoi mentirai-je ? Philippe II. a fait tant de mal, a pris tant de peine, tant de plaiſir à ſe faire craindre, à ſe faire déteſter, que pour le rendre odieux, la calomnie eſt inutile.

(2) Ferdinand, tout juſte qu'on le ſurnomme, ne voulut jamais payer les dettes de ſon pere.

Pour avoir un parc, pour avoir des jardins, Philippe IV fit démolir cinq à six cents maisons, fit entourer de murs deux mille arpents de terre qu'il prit à son peuple, qui avoit plus besoin pourtant, de racines, de graines, de légumes, d'herbes, de lait, de fromages, que lui de chevreuils, de faisans, de lilas, de poules d'eau, de jasmins, de paniers de fraises, & de bouquets de roses.

Mais l'Espagnol est un paresseux; ce parc & ces jardins seroient restés incultes, le seroient encore, ne serviroient à rien : il faut voir, il faut essayer, la terre est excellente, elle est toute neuve : que le roi lui même donne l'exemple; que pendant dix minutes, il conduise, ou du moins qu'il suive des yeux, la herse & la charrue; qu'il laboure, qu'il fûme, qu'il ensemence un coin de son parc; que ses mains royales abattent un pan de muraille, & l'on verra si dans ce parc, si dans ces jardins, il ne croit pas avant deux ans, du bled, du froment, des artichauts, des concombres; & l'on verra si l'orge, les grains, les prés & les champs ne remplaceront pas bientôt, les cailloux, le sable, les genets, la mousse, les joncs marins, qui couvrent les sept huitiemes de l'Espagne.

On a appellé Alphonſe III ou IV, (j'ai oublié lequel) *l'aſtronome* (1), *l'alchimiſte & le magicien*; on apellera Charles III, *le laboureur* (2). On a gravé ſur le cercueil d'Alphonſe, un barometre, des lunettes, un grimoire, des globes, un compas, des cadrans, des crayons; on gravera ſur la tombe de Charles, un van, un crible, un fléau, un rateau, un plat de lentilles, une gerbe de bled. Nourrir ſon peuple, encourager l'agriculture, ſe paſſer de fruits, de fleurs, de parc, de ſerres chaudes, de chiens, de piqueurs, vaut cent fois mieux que d'évoquer des ombres, de réveiller les morts, de monter ſur une tour, d'y reſter la nuit à compter, à meſurer, à regarder les étoiles, à tirer le plan, à lever la carte du ciel, & de paſſer le jour dans un laboratoire, auprès d'un foyer, auprès d'un fourneau, à vuider,

---

(1) *Quoi qu'en diſent les Eſpagnols, qui comparent Alphonſe à Galilée; Alphonſe n'étoit pas à beaucoup près un aſtronome conſommé; il connoiſſoit à peine l'étoile polaire, les pléiades, la grande ourſe, la petite ourſe; c'étoit aſſez pour un roi.*

(2) Un roi d'Eſpagne laboureur! Pourquoi non? *J'ai meſuré, j'ai deſſiné, j'ai nivellé, j'ai farclé, j'ai labouré tout ſeul*, diſoit Cyrus, *le grand jardin que j'ai à la porte de Babylone; & quand je me porte bien, je ne dîne jamais ſans travailler une couple d'heures avec mes jardiniers; ſi dans mes jardins il n'y a rien à faire, ou je fends du bois, ou je tire de l'eau, ou je travaille dans mon verger.*

à remplir des alambics, des creuſets, des mortiers, des pots, des fioles, des bouteilles, à ſouffler des charbons, à ſe vautrer dans les cendres.

LA FLORIDE.

La Floride eſt remarquable par un grand nombre de jets d'eau, qui formés par les ſources qui deſcendent des montagnes voiſines, ſont bien plus clairs, bien plus hauts, bien plus beaux que tous les jets d'eau que nous avons en France.

LE PALAIS NEUF.

Le Palais neuf eſt achevé. Ce bâtiment, ſitué à pic ſur une montagne, a plutôt l'air d'un couvent de bénédictins, que du palais d'un roi. Les dedans ſont triſtes, parce que l'édifice en eſt reſſerré & maſſif; les jardins ſont conſtruits en amphithéatre, ils ont pour cadre le Manzaranès & les monts Pelés, qui s'élevent par mamelons ſur la terre blanche & pierreuſe des environs de Madrid.

ARANJUEZ.

Des troupeaux de bêtes fauves, une poſition charmante, de ſuperbes eſpaliers, d'excellents fruits, une vue admirable, ſont tout le mérite d'Aranjuez.

hors une ſtatue de Vénus. Cette ſtatue trompe : la beauté, l'attitude, l'air de vie fait illuſion ; il ſemble que ce morceau de marbre ſent, penſe, palpite, voit & reſpire, & qu'il parleroit s'il vouloit parler.

Le Tage & la Xarama, battent les murs du château; quand il fait chaud, quand il fait beau, quand le roi n'y eſt pas, les jeunes filles d'alentour viennent ſe baigner dans le Tage; on les voit, on leur parle, on peut les toucher des fenêtres, & corſets, mouchoirs, jupons, rubans, tout eſt défait, dénoué, ôté, laiſſé, ſur le bord de l'eau.

LE PARDO.

Le roi chaſſe beaucoup, mais couche rarement au Pardo ; on a changé en chapelle, on a converti en prie-dieu, le boudoir, & l'ottomane ſur laquelle Ferdinand, Phillippe & Charles oublioient, entre les bras de leurs maîtreſſes, que Turenne gagnoit la bataille des Dunes, que la Meilleraie prenoit Arras, que les Hollandois s'emparoient du Bréſil, que la maiſon de Bragance montoit ſur le trône ; que Macao, que Goa, que Mozambique, que les iſles Açores chaſſoient leurs vice rois, leurs gouverneurs, leurs conſuls, leurs audiences

diences (1); que les Catalans ravageoient la Castille, l'Aragon, s'approchoient des portes de Madrid; & que les François enfin alloient surprendre au lit, les dames, les demoiselles, les religieuses & toutes les jolies femmes de Jaca, de Soria, de Saragosse, de Pampelune & des environs.

LA GUADARAMA.

Des mouches à miel, des hiboux, des corbeaux, des chouettes, un concierge, des chauve-souris, & des hirondelles habitent la Guadarama.

LA SARSUELA.

On pourroit faire de la Sarsuela un palais enchanté; mais le parc, les bâtiments, les jardins, tout est négligé. Personne n'habite la Sarsuela, parce que toutes les nuits, une foule d'esprits s'y rassemble pour causer, pour tout casser, pour danser.

L'ESCURIAL.

Pour avoir des pierres, Philippe II fit bâtir l'Escurial au milieu de quatre montagnes qui le cachent absolument,

(1) Parlements ou à peu près.

(1) qui ramaſſent, qui raſſemblent à l'entour, qui fixent & arrêtent au deſſus des toits, de la neige, des nuages, des brouillards, que le ſoleil, depuis deux cents ans, s'efforce inutilement de percer, de diſſiper & de fondre.

Ce lieu ſi fameux, ſi caché, ſi humide, ſi nébuleux & ſi triſte, a coûté ſoixante millions (2).

Les jardins & le parc ſont immenſes; mais la terre a ſi peu de ſels, le terrein eſt ſi froid, ſi bourbeux, que les légumes, les fruits, les racines & les fleurs ne peuvent avoir ni force, ni goût, ni coloris, ni parfum.

Le ſuis deſcendu dans le Panthéon (3): j'ai vu les tombeaux des rois d'Eſpagne. A la lueur d'une lampe qui brûle toujours, qui noircit tout, qui empoiſonne; j'ai vu tous les trophées, les emblêmes, les drapeaux, les étendards, dont les urnes, les

---

(1) Ceux qui ſeroient bien aiſes d'avoir des détails ſur l'Eſcurial, & de ſavoir combien on y trouve de cours, de portes, de fenêtres, de reliques, de clous, peuvent conſulter la Martiniere, Moréri, Cluvier, Colmenar, Silhouette Caveyrac & beaucoup d'autres, qui ont exactement compté tout cela.

(2) Ainſi quand l'auteur anonyme d'un Eſſai ſur l'Eſpagne, imprimé, je ne ſais où, aſſure que l'Eſcurial a coûté trente millions, il ſe trompe ſeulement de la moitié.

(3) Chapelle ſouterraine, ſépulture des rois ſeuls. Vendôme qui remit Philippe V ſur le trône, Pizarre qui conquit le Mexique & Cortez, ſont tous les trois enterrés dans un trou.

cercueils ſont tout couverts; j'ai lu toutes les épitaphes, toutes les inſcriptions, toutes les deviſes. Qu'on efface les noms, les ſur-noms, les titres des morts; qu'on efface le commencement, la durée, la fin de leur regne ou de leur vie; qu'on efface quelques guerres, quelques fléaux, quelques phénomenes, quelques évenemens qui font époque: que ma main ſe deſsèche, que jamais je ne puiſſe écrire; que je meure demain, tantôt, tout à l'heure, s'il reſte un ſeul mot de vrai.

La galerie de l'Eſcurial eſt riche en tableaux.

Au deſſus de la place qu'occupe le roi dans le chœur; un St. Jerôme repréſenté dans ſon cabinet, les yeux fixés ſur une pendule. Ce tableau eſt excellent, à la pendule près; car ſûrement St. Jérôme n'avoit dans ſa chambre, ni pendule, ni montre; dans ce temps, on avoit ſeulement pour meſurer les heures, le jour & la nuit, que l'appétit, le ſoleil, de l'eau & du ſable.

Dans le refectoire des freres, un chriſt m'a frappé (1). Ce chriſt eſt tout en

(1) Ce Chriſt eſt de *Juan Fernandez Navarette*, ſurnommé *le Mudo*, (*le Muet*) parce qu'il étoit muet. Si ſa réputation d'honneur, de ſainteté, de probité, &c. étoit moins bien-établie, notre maniere de repréſenter le Sauveur, pourroit lui faire tort dans l'eſprit de beaucoup de monde: moi, je ne voudrois plus qu'on peignît J. C. ſouf-

ſang, Marie pleure au pied de la croix; & de quoi, & pourquoi pleure-t-elle? puiſqu'elle ſaît que ſon fils, mort ſeulement pour la forme & pour notre bien, reſſuſcitera quand il voudra.

LA CASA DE CAMPO.

A la Caſa de campo, on conſerve un arbre ſuperbe: jamais je n'ai vu d'arbre auſſi beau, auſſi haut, auſſi touffu; on y monte par un eſcalier; on y a pratiqué des bancs, des tables, des berceaux; cent perſonnes y ſeroient aſſiſes à l'aiſe, & cinquante, je crois, y pourroient danſer.

Que ces beaux arbres deviennent rares! parce qu'ils doivent nous ſurvivre, nous ſommes jaloux; nous les coupons par jalouſie; nous les volons à la poſtérité, à nos enfants, que nous privons d'ombre, de bois, de forêts & du plaiſir d'aller y entendre le chant, les points d'orgue, les cadences, les éclats harmonieux, les martellements des cailles, des méſenges, des roſſignols & autres oiſeaux.

---

frant, mourant, ſuant du ſang, portant ſa Croix, couronné d'épines; je voudrois qu'on le peignit déſormais toujours dans le moment de ſon triomphe, toujours dans le moment où il briſe en éclats la pierre qui le couvre, où il réveille, effraie, renverſe ſes gardes, les apôtres & toute leur ſuite, en s'élançant du cercueil.

CLIMAT DE MADRID.

Quoique Madrid ſoit pour ainſi dire ſur les frontieres d'Eſpagne, en comparaiſon des royaumes d'Andalouſie, de Valence, de Galice, de Grenade; toute l'année, néanmoins on jouit ici du plus beau temps du monde. Pendant toute l'année, on mange à Madrid, on trouve au marché, des abricots, des framboiſes, des pêches, des ceriſes, du raiſin, des oranges, des prunes & des petits pois.

Quelquefois pourtant, & durant des ſemaines entieres, il regne des biſes piquantes, qui refroidiſſent l'air, dépouillent les arbres, caſſent les branches, diſperſent les fleurs, arrachent les fruits; mais ces biſes en revanche, balaient, déchirent, effacent les nuages, agrandiſſent, reculent l'horiſon, embelliſſent, éclairent, blanchiſſent le jour & font briller le ſoleil de Madrid, d'un éclat, d'une clarté que le ſoleil n'a point en France.

Rien, rien ſur-tout ne ſurpaſſe, n'égale la beauté, la fraîcheur de la nuit; on ſent la bergamote, le muſc, l'œillet, la fleur d'orange, tout l'atmoſphere eſt embaumé. Sur toutes les places, ſous tous les balcons, à toutes les fontaines, on chante, on danſe, on cauſe, on pince de la guitare, on joue de la flûte. Non,

jamais au mois de mai, au mois d'août, ni pendant le printemps, ni pendant l'automne, que le soleil se couche, ou qu'il se leve (1); non, jamais nos berceaux, nos bosquets, nos Thuilleries, nos cours, nos champs élisées, nos promenades; non, jamais les bords de la Seine, les rives du Tibre & celles du Rhône, le Lac de Bienne (2), les bois du Waldeck (3), les campagnes qu'arrose la Loire, ne rappellent, n'accumulent dans un instant, dans une minute, dans une seconde, tant d'idées, d'images, de souvenirs, de jouissances, qu'en rassemblent les nuits de Madrid, depuis onze du soir, jusqu'à deux, trois, quatre heures du matin. Mais il faut être jeune, il faut avoir vingt ans; à trente ans on auroit ou trop chaud, ou trop froid, ou envie de dormir; à trente ans, déjà les fibres, les nerfs, les organes se racornissent, se relâchent; déjà le feu des veines, le feu de la vie est presqu'éteint: on n'a plus cette sensibilité brûlante, cette sensibilité universelle; on n'a plus, je n'aurai plus, j'aurai perdu cette

---

[1] Quand le soleil se leve, c'est le plus beau morceau du spectacle, c'est le moment de regarder, & nous dormons.

(2) Personne peut-être ne connoît, n'a entendu parler du lac de Bienne; moi, je le connois bien.

(3) Château à deux mille pas de Soleure.

pouſſiere, cette fine fleur, cette poudre qui échauffe, qui embrâſe, qui allume mon ſang; à trente ans, déjà la nuit, la fraîcheur, l'harmonie, les odeurs, l'éclat, le feu, les reflets de la lune, des étoiles, la roſée, le point du jour, le beau temps, le ſon de l'eau, le chant des grenouilles n'a plus le même charme, le monde eſt décoloré, eſt tout changé; il faut aller ſe coucher.

COMBATS DE TAUREAUX.

Je vivrois mille ans, j'y penſerois tous les jours, je ne concevrois jamais, ce qu'on peut trouver d'attachant, de ſuperbe à ces affreux combats : tout y révolte; les tauroyeurs font horreur, les taureaux (1) font pitié; un homme eſt de pierre, ſon cœur eſt doublé de pierre, ſi ſes yeux ne ſe rempliſſent pas d'eau, en regardant douze ou quinze aſſaſſins tuer de ſangfroid, une malheureuſe bête, à qui un bâillon paſſé dans la gueule, une muſeliere attachée aux

(1) Tous les taureaux qui ſervent à ces ſpectacles, ſont pris dans les montagnes & dans les bois de l'Andalouſie; pour les attirer hors des forêts, on y envoye des vaches dreſſées à cela, & dans l'inſtant que ces taureaux preſſés d'amour, ſans perdre de temps en careſſes inutiles, s'élancent ſur elles; des payſans aux aguets ſe jettent ſur eux, les ſaiſiſſent par les cornes, par la queue, les attachent, les muſelent & les emmenent.

naſeaux, ôte les moyens de ſe défendre, de terraſſer, & même de voir celui qui la tue.

Ce qui complete l'atrocité de cette lutte inégale, ce ſont les acclamations, les tranſports, les cris d'un peuple immenſe; ce ſont les battements, les trépignements de vingt mille mains, de vingt mille pieds, auſſi-tôt que le taureau ſuffoqué de rage, bleſſé à mort, chancelle, tombe, mugit les derniers ſoupirs, ſe roule, ſe débat, s'étend, ſe ſouleve, retombe, ſe roidit, perd ſon ſang ſur la pouſſiere, où des chiens, où des enfants, où des ſous-tauroyeurs, ſe diſputent entr'eux la gloire de l'achever.

Et des femmes, qui tremblent à la chûte d'une feuille; des femmes, à qui la piqûre d'une épine, d'une abeille, d'un moucheron, arrache des larmes; des femmes qui s'évanouiſſent à l'odeur d'un bouquet, qui jettent des cris à la vue d'un éclair, d'une chenille, d'une ſouris, d'une ſauterelle, aſſiſtent à ces combats: fixent les yeux ſur une bête qui ſouffre, ſur une bête qui ſaigne, ſur une bête expirante, paroiſſent compter ſes plaies, ſes cris, ſes crins, ſes gouttes de ſang, & regretter quand elle expire, qu'elle ne ſe débatte & ne ſouffre plus!

Voilà ces combats, dont on parle

tant; voilà ces combats que plusieurs papes, que plusieurs rois ont voulu abolir cent fois, mais toujours inutilement; toujours le peuple s'est attroupé, a menacé, & souvent pour l'appaiser, il a fallu mettre à mort, quarante, cinquante, soixante taureaux (1).

JUSTICE CRIMINELLE.

On laisse vivre en Espagne une infinité de scelérats qu'on feroit mourir ailleurs; quand ils sont jeunes, on les envoie travailler à Oran, à Puerto-Rico; &c. quand ils sont vieux, on les laisse pourrir en prison.

Si l'atrocité, si la nouveauté du crime oblige les juges à prononcer la peine de mort, le coupable en est toujours quitte pour la corde. On massolle quelquefois, mais seulement pour les grands attentats; & ce supplice encore qui épouvante l'imagination, qui dresse les cheveux, est après un coup de foudre (2),

---

(1) C'est du sang des bêtes, que le premier glaive a été teint. Cet apothegme est bien ancien & bien vrai: oui, c'est sur des bêtes que les premiers brigands s'exercerent: surement si l'on n'avoit pas tué des bêtes, la terre attendroit encore le premier homicide. Pour avoir tué son moineau, un enfant autrefois fut mis à mort; on eut raison: cet enfant étoit un petit scélérat, que l'Areopage fit bien d'empêcher de grandir.

(2) Oui, un coup de foudre est la mort la plus douce; je le dis exprès, je ne l'efface pas. Ne vaut-

un coup de mousquet, de canon ou d'apoplexie, la mort la moins redoutable.

Le bourreau, armé d'une massue & d'un couteau, frappe le criminel à la tempe, l'étend mort, le saigne, le foule aux pieds, le coupe en quatre, l'attache à des crocs ou le jette au feu. Cette boucherie qui dure trois secondes, pâlit, consterne, glace tout le monde; des enfants jettent les hauts cris, des femmes s'évanouissent de peur, avortent aux pieds du bourreau, & depuis longtems déjà le patient n'existe plus (1).

Au lieu de condamner aux flammes, au lieu d'inventer chaque jour des supplices nouveaux, des tortures, des questions nouvelles; au lieu d'appeller de delà les monts (2), des bourreaux, ou plus cruels, ou plus habiles, ou plus adroits; pourquoi ne pas faire massoler pour tous les crimes!

---

il pas mieux être lancé par le tonnere dans le sein de Dieu, que d'y être traîné par une fievre quarte, par un cancer, ou par la goutte?

(1) Ce n'est pas à Madrid, c'est à Avignon que j'ai vu massoler; & l'homme qu'on massola fut conduit à l'échafaud, fut assommé les yeux bandés. Bandons aussi les yeux à tous nos criminels.

(2) Quand Mustapha fut empoisonné par son premier médecin; & par son grand aumônier, on n'alla ni en Chypre, ni en Grece pour chercher un bourreau; on ne fit ni déchirer, ni écarteler, ni tenailler les coupables; on les noua dans un sac, on leur donna

Outre que la mort ſans la douleur punit aſſez, fait aſſez de mal; outre que les loix ont promis ſeulement à la ſociété de la débarraſſer du coupable, & rien de plus : j'en atteſte tous ceux qui aſſiſtent à une exécution; qu'on les appelle l'un après l'autre, qu'on les queſtionne, qu'on recueille les voix, & qu'ils diſent ſi des tronçons, ſi des membres ſanglants, ſi une tête pâle, ſi des chairs, ſi des entrailles pantelantes, ne leur inſpireroient pas plus d'effroi, que des gémiſſements, des coups de roues, des coups de barre, des chemiſes de ſoufre, de la fumée, des flammes, des torches, un braſier ardent, des ſarments, des fagots qui petillent.

Quand un brigand, d'ailleurs, eſt convaincu, eſt condamné; quand un prêtre l'exhorte, l'abſout, lui pardonne au nom de Dieu, lui promet le ciel, lui en ouvre pour ainſi dire les barrieres ; ce n'eſt plus le même homme, ce n'eſt plus un ſcélérat,

---

quelques ſoufflets, & le premier poliſſon les jeta dans le Boſphore. En Turquie pourtant on ſcie, on empale, on fait avaler au coupable du plomb fondu, de l'eau forte, de l'huile de tartre; c'eſt un conte : on noie, on étrangle tout le monde. Qu'on ouvre pour s'en convaincre le code criminel des Turcs, & l'on verra ſi du fond de la Corée juſqu'aux Dardanelles, juſqu'aux jardins du ſérail, il a jamais été queſtion d'empaler, de ſcier, de piler, de couper quelqu'un.

ce n'eſt plus un échafaud, une place publique ; c'eſt un malade, c'eſt le lit, c'eſt la chambre d'un agoniſant : il eſt odieux de le faire mourir en détail, de le faire mourir par piece ; il eſt odieux de lui faire goûter, ſentir, reſpirer la mort, & de le forcer à maudire, à couvrir d'écume, de crachats, le Crucifix qu'on lui montre, qu'on lui crie de baiſer, qu'on lui crie d'implorer.

Ni la jeuneſſe, ni la beauté ne peuvent déſarmer, ne peuvent émouvoir les juges ; les meres infanticides ſont pendues ; on ne ſuit pas même le code de Charles-Quint, qui laiſſe la vie à la mere, ſi l'enfant meurt dans ſon ſein. On vient de pendre tout-à-l'heure, une fille charmante & pleine de graces : la main trembloit au bourreau. Les regards de cette malheureuſe, errants ſur la foule, ſembloient chercher, appeller, attendre le pere de l'enfant. Toi, dont le beſoin, l'ennui, l'occaſion, plutôt que l'amour peut-être, allumerent lee déſirs ; regarde attacher, vois ſuſpendre, vois expirer ſur ce poteau, ſur ce morceau de bois, celle que tu as couverte de careſſes, preſſée dans tes bras, accablée de baiſers. Alors vingt fois, cent fois, mille fois peut-être, tu lui dis, que tu mourrois, que tu voudrois mourir pour elle : il falloit

donc te charger du crime, il falloit donc t'acquitter, mourir, te faire pendre, dégager ta parole; c'étoit le moment.

On fouette tous les matins, on enferme pour toujours les filles ou femmes qui ſe font avorter (1); c'eſt Charles-Quint qui a ſigné, qui a dicté cette loi : c'eſt Charles-Quint qui lui-même étouffa, enterra, dit on, l'enfant qu'il eut d'une bouquetiere d'Oudenarde (2).

Et Charles-Quint vouloit auſſi qu'on punit de mort les femmes adulteres; c'eſt dans un climat auſſi brûlant que l'Eſpagne, dans un climat fait exprès pour l'amour qu'une pareille loi exiſte! c'eſt dans un pays où l'enfant eſt homme ſitôt, où le tempérament parle ſi vite, parle ſi haut, où le libertinage des hommes, condamne leurs femmes à n'avoir

(1) Pourquoi punir avec autant de ſévérité une femme qui fait périr ſon fruit? l'avortement ne détruit, n'anéantit rien, il décompoſe, il diſſout une maſſe de chair qui n'a ni ſentiment, ni vie, il extirpe un polype, un morceau de néant, il caſſe un œuf .... Non, non pourtant, *cet œuf étoit un enfant*; *dejà la mere étoit mere*, *elle eſt très coupable*, *il faut la punir très-ſévérement.*

(2) Beaucoup d'hiſtoriens diſent que non : je crois qu'ils ont raiſon : le fameux dom Juan d'Autriche, l'un des nombreux bâtards de Charles-Quint prouve au reſte que ce prince n'étouffoit par tous ſes enfants.

que des reſtes ; où ſouvent une jeune perſonne doit par convenance, par l'ordre, pour l'intérêt de ſa famille, épouſer un vieillard ; doit embraſſer, réchauffer, ranimer, reſpirer l'haleine, attacher ſa bouche ſur la bouche d'un ſatire, d'un monſtre, d'un cadavre qui a de l'argent. Sophie, Sophie !

Argent, argent ! tu as produit, tu nourris tous les maux, les fléaux, les crimes de la terre : pour exprimer tout le mal du monde, il ne faudroit qu'un mot, un ſeul mot, un mot ſuffiroit, & ce mot ſeroit : *argent.*

On déshabille les pourvoyeuſes, on les frotte de miel, on les garnit de plumes, on les fouette, on les marque, & le bourreau les promene en ville.

Pour peu qu'un tigre eût eu le ſens commun, eût eu de la religion, jamais il n'eut condamné les blaſphémateurs à avoir la langue coupée (1). : Un blaſphémateur n'offenſe perſonne, il bleſſe, outrage Dieu, aſſez grand, aſſez puiſſant pour punir, & qui ayant exprès pour cela, la mort à ſes ordres, ſon arſenal tout plein d'armes, la fou-

(1) Le marquis de Vauvernagues a dit : *ce qui n'offenſe point la ſociété, n'eſt pas du reſſort de la juſtice.* Cette vérite devroit être la baſe de tous les codes criminels.

dre à côté de lui, n'a pas besoin de nos bras, de nos bourreaux pour le venger.

Hors *la prison des nobles*, toutes les prisons de Madrid sont des charniers, des latrines; point de distinction, point de différence entre le prisonnier malheureux & le prisonnier scélérat. A Madrid on confond tout; souvent le brigand incurable, dont toute la vie n'a été qu'un crime, & le coquin qui commence, & le malheureux qui doit, qui n'a point d'argent, & celui qui pour régaler sa femme, ses enfants, ses amis ou sa maîtresse, a tué une perdrix ou un lapin de garenne, dorment tous les quatre sur la même paille.

Le carcan, le boulet, la marque, la bastonnade, le cheval de bois, le fouet & les présides punissent les fautes légeres.

Les présides sont des galeres, on y condamne, on y envoie tout le monde, les officiers même. Pendant qu'ils rament, qu'ils filent ou qu'ils pêchent, leur service compte; leur temps fini, il n'y paroît plus, ils reprennent leur rang: tout dépend des conventions: chaqu'un a sa façon de voir, chaque gouvernement fait ce qu'il lui plait; mais à la honte d'aller aux présides, à la honte d'y porter le bonnet, l'habit, les chaînes, tout

l'accoutrement d'un forçat; mille gens préféreroient de mourir & d'aller rassasier au fond de l'eau les écrevisses de la mer Noire, & les soles du Pont-Euxin.

La justice Espagnole, si indulgente pour certains délits, est inexorable pour les voleurs d'église; il vaut mieux à Madrid & dans toute l'Espagne, voler sur les grands chemins, crocheter des serrures, enfoncer des maisons, forcer les portes, égorger le monde, que de prendre à Dieu, à la Vierge, une épingle, un bracelet, un éventail, une aune de gaze, ou un flacon.

En Espagne, où la génération future doit répondre de la génération présente, où le crime d'un seul homme tache toute sa famille, toute sa postérité, ou la honte est héréditaire souvent par égard pour les familles, le roi commue la peine de mort en une prison perpétuelle.

Heureuses les contrées où le crime d'un autre n'inculpe personne, où celui qui doit rougir, rougit tout seul, où le souverain ne fait point grace!

Quelle grace! à ces malheureux, à qui on laisse la vie; qu'on leur demande quel cas ils en font; qu'on leur demande quel plaisir ils trouvent à respirer l'air qui passe par une lucarne, à voir le jour qui éclaire les voûtes, les murs,

les

les guichets, les barreaux, la nudité, l'obſcurité d'une priſon, & qui leur montre les rats, les ſouris, la vermine qui courent dans leur cachot; qu'on leur demande s'ils craignent la mort, & l'on verra combien ils rendroient d'actions de graces au concierge bienfaiſant, qui auroit l'humanité de mêler à leurs aliments de l'aconit, du ſublimé corroſif.

Non, non, il n'eſt pas vrai que la mort ſoit une peine plus cruelle que la priſon; non, l'anéantiſſement n'eſt point le dernier ſupplice; mille gens diſent que ſur la roue ils aimeroient encore la vie, ils voudroient ſuſpendre le coup de grace, ils crieroient au bourreau, *attendez*, *attendez* : qu'ils aſſiſtent à une exécution, qu'ils s'approchent de l'échafaud, qu'ils entendent les hurlements d'un homme qu'on rompt, qu'on brûle ou qu'on vient de rompre, & qu'ils jugent ſi la lumiere peut éclairer, ſi le ſoleil peut réchauffer encore le malheureux que le ſoufre étouffe, que la fumée aveugle, qui meurt de ſoif (1), qui a les os briſés, dont le ſang coule

(1) Il y a quelque temps qu'on roua un homme à Barcelone : pendant deux heures trois bourreaux ſe fatiguerent à faire ſouffrir ce malheureux, & pendant deux heures, *à boire*, *à boire*, étoit ſon cri.

goutte à goutte, & dont les chairs & les membres tombent par lambeaux.

Parce qu'un cadavre n'eſt bon à rien, parce que les chiens même n'en voudroient pas, on ne ceſſe d'écrire qu'il faut abolir la peine de mort, qu'il faut mutiler, qu'il faut couper les oreilles à l'image de Dieu, qu'il faut changer les hommes en bêtes, les atteler à des tombereaux, les envoyer s'enivrer, s'empoiſonner des vapeurs des mines, ou ſe perdre dans les déſerts. Par pitié, par humanité au contraire, vuidons tous les cachots, toutes les priſons, tous les bagnes; infligeons la mort pour tous les crimes, faiſons mourir ſans faire de mal; maſſolons tous les brigands, & tout de ſuite, aujourd'hui plutôt que demain (1) : il vaut mieux cent fois

(1) Malgré que la juriſprudence Angloiſe paroiſſe plus douce que la nôtre; malgré les ſoins, les égards même des juges pour les coupables, ceux-ci ſont traités avec plus de cruauté réelle qu'en Eſpagne, qu'en France, & que partout ailleurs où le criminel eſt mis à mort, dans l'inſtant qu'on lui lit ſa ſentence. En Angleterre au contraire, l'exécution eſt différée de ſix ſemaines; ainſi après lui avoir ôté l'eſpérance, on lui laiſſe la vie; pendant ſix ſemaines il a ſans ceſſe devant les yeux les angoiſſes de la mort. Il ſemble que la loi ſe repaiſſe de cette torture de l'eſprit, plus barbare que celle du corps; elle ne livre ſa victime à la mort phyſique, qu'après avoir laiſſé le plus impitoyable des bourreaux (l'imagination) lui déchirer le cœur en détail, & épuiſer, pour la tourmenter, ce que l'idée d'une deſtruction inévitable a de plus affreux.

être dans le néant, ou avec Dieu, que de trainer des chaînes, de balayer des rues, de rester vingt ans, trente ans dans le même cachot, dans la même place, ou de se promener le reste de ses jours dans des bois, des forêts, des déserts; où souvent, à moins du plus grand hasard, on peut faire deux, trois, quatre cents lieues, sans trouver à qui parler (1).

Mais quand tous les échos répetent les mots *bienfaisance*, *humanité*, *bien public*, *amour des hommes;* il est surprenant que personne n'ait pensé à fonder des prix pour les brigands qui quitteroient les bois pour venir demeurer en ville; jamais les loix n'oublient de punir les crimes; jamais aucune ne s'est souciée de les prévenir. On oublie que les scélérats sont presque tous célibataires; on oublie que c'est pendant la nuit que se commettent les plus grands crimes; qu'en encourageant les mariages, les forfaits seroient plus rares; une femme chérie retiendroit son mari auprès d'elle; & peut-être les noms de Ravaillac, de

(1] Lors de la confédération de Bar, un de mes amis fut envoyé dans les plaines de Tobolsk; je ne l'ai pas revu depuis; j'ai écrit, point de réponse; je crois mon ami perdu.

Damiens, de Desrues ne salliroient nos annales; si les coquins avoient aimé (1).

PREDICATEURS DE PLACES.

Soir & matin, tous les jours, à toutes les heures, sur toutes les places, on peut entendre à Madrid la parole de Dieu.

Un moine s'empare d'un coin, d'où, monté sur un banc, sur une table, sur un tonneau, sur une échelle, ou sur une pierre; il prêche, il harangue, il fait pleurer, il convertit les dévots, la canaille, les désœuvrés & les passants.

Quelquefois la foule est prodigieuse; tant mieux pour les filous, tant mieux pour les catins; les uns vuident les poches, les autres arrangent des parties, & le sermon finit par des vols, par des mariages, & par une quête, durant laquelle le prédicateur, d'une voix terrible, charge d'anathêmes & de malédictions le pécheur endurci qui ne donnera rien.

---

(1) A l'exception de quelques scélérats nés, pour qui le crime est un besoin, un état, une façon d'être, qu'on soit sûr qu'il y a très-peu de voleurs & d'assassins par goût & par choix : c'est la misere qui peuple les grands chemins, qui aiguise les stilets, les poignards, les couteaux; & sur mille malheureux qu'on étrangle peut-être par semaine, depuis Abo jusqu'au cap Finistere, les trois quarts se font pendre pour ne pas mourir de faim.

On ne devineroit jamais qui a dit, qui a appris à tous ces faltimbanques les quolibets, les fottifes, les impertinences, les charades qu'ils débitent : on ne devineroit jamais tous les détails dans lefquels ils entrent. S'ils prêchent la paffion ou la naiffance de Jefus-Chrift, il femble qu'ils étoient-là : ils ont tout vu, tout entendu, tout retenu; ils donnent le fignalement d'Hérode, de Ponce Pilate, de Judas, des fatellites & des bourreaux; ils font le portrait de Marie, de Magdelaine, d'Anne, de Joachim, de la fage-femme, de la nourrice : à les croire, ils ont caufé avec les Mages, ils ont vu l'étoile, ils ont déployé les langes, ils ont bercé l'enfant : à les entendre parler de la Judée, de Bethléem, de Nazareth, du Tabor, il femble que les rochers fe font fendus, que le voile du temple s'eft déchiré devant eux : à les entendre enfin donner le plan, nommer tous les coins & recoins, tous les buiffons du calvaire; on parieroit qu'ils s'y font promenés, qu'ils y ont chaffé, & qu'ils en reviennent.

Outre ces prédicateurs de places, Madrid a auffi une femaine fainte : toute la ville alors eft tendue de noir, les fpectacles font fermés, les cafés font déferts, le peuple remplit les églifes;

les rues, les carrefours ſont tapiſſés d'autels, garnis de chapelles, jonchés de cercueils. Dans quelque quartier qu'on aille, à quelque heure qu'on ſorte ou qu'on ſe mette à la fenêtre, on eſt ſûr de rencontrer ou de voir paſſer des croix qu'on traine, des Madones qu'on porte, des reliques qu'on promene, des hommes qui ſe fouettent, & des pénitents gris, des pénitents noirs, des pénitents bleus, coëffés, vêtus, déguiſés d'une maniere ſi effrayante, ſi ridicule & ſi bizarre, qu'il ſemble qu'ils s'arrangent, qu'ils s'habillent, qu'ils ſe coëffent exprès pour faire rire ou pour faire peur.

Auſſi long-temps que la paſſion dure, & que les miſſionnaires prêchent, grands titulados, hidalgos, médecins, avocats, hommes de loix, hommes d'épée, hommes de plume, bourgeois, porte-faix; tout le monde prie, tout le monde pleure, tout le monde eſt triſte; les femmes ſortent à pied, ſans rouge, ſans mouches, ſans parure, ſans panaches, ſans treſſes; des voiles, des réſibles, des mantilles, des paquets de fichus, cachent ſi bien les traits, les cheveux, les hanches, les formes, les contours & les ſeins, qu'on ne ſait ſi l'on voit un homme, une femme, un ſpectre, un maſque ou un ſinge.

Mais à peine les missionnaires sont hors des portes ; alors les spectacles s'ouvrent, les cafés, les lieux publics se remplissent ; les catins se montrent, les voiles, les mantilles disparoissent, les fichus sont renfermés, les corsets, les jupons marquent les tailles, laissent voir les seins, laissent voir les pieds.

Et quel fruit en effet attendre de ces homélies, de ces sermons, de ces prônes, ce sont les hommes qui prêchent! Ce n'est pas aux hommes à prêcher ; c'est aux femmes à qui Dieu conféra le don d'attendrir & de toucher : (1) : sans les femmes, tout savants, tout illuminés qu'étoient les apôtres, jamais le paganisme n'eût été aboli ; jamais le sang des martyrs n'eût coulé. C'est pour plaire à des femmes; c'est dans leurs bras que les premiers fideles, que les premiers chrétiens, ivres d'amour, ivres de religion ivresde foi, jurerent de croire à Jesus-Christ, jurerent de l'adorer, jurerent de mourir pour lui.

Si c'étoit aux femmes à consacrer le

[1] Si l'on en croit Tacite, César, Justin, &c. parmi les Germains, c'étoient les femmes qui prêchoient. Justin ajoute que l'auditoire de la jeune Bissula, dont Ausonne a chanté les graces, étoit toujours rempli ; que femmes, hommes, enfans, tout le monde fondoit en larmes, & s'en alloit le cœur serré & pénétré de ce qu'il venoit d'entendre. La primitive église avoit ses diaconisses : faisons prêcher nos chanoinesses.

corps & le ſang de Jeſus-Chriſt ; ſi c'étoit aux femmes à offrir à Dieu les offrandes, les oblations de ſon peuple ; ſi c'étoit à leurs pieds qu'on dût aller avouer & pleurer ſes fautes ; ſi l'on devoit reſter quelques minutes dans la contemplation, dans le recueillement, les levres collées ſur la main, dont alors on recevroit l'hoſtie, matin & ſoir, & toujours, partout les préaux, les jubés, les parvis, les ſanctuaires ſeroient remplis ; plus d'incrédules, plus de déiſtes, plus d'athées : & l'on eût vu Diderot, à genoux.

DES FINANCES.

Chaque mois voit éclore de nouveaux plans ; à chaque heure les adminiſtrateurs changent, tous les bureaux ſont bouleverſés, il y a rarement mille piaſtres en caiſſe ; ſouvent les gallions mouillent encore à la Vera Cruz, à Panama, à Puerto-Bello, qu'ils ſont dépenſés, dus ou mis en gage ; & quelquefois le roi du Pérou, le maître de la Caſtille d'or (1), le poſſeſſeur de Quito, de Cuſco, d'Arequipa, de Porco (2) ; l'homme enfin, pour qui deux

(1) Contrée du Mexique, ainſi appellée, parce que le ſable eſt d'or, les fleuves charient de l'or, les montagnes ſont toutes d'or.

(2) Mines les plus riches de l'Amérique, ſituées ſur la cîme la plus occidentale des Cordilieres.

cent mille bras fouillent les mines, frappent des piaſtres ou peſent de l'or, n'a pas quand il joue, quand il perd de quoi payer les cartes.

Mais où paſſent, où reſtent donc, quel eſt le dragon, quel eſt l'enchanteur qui garde ces lingots, ces tréſors, ces ſommes immenſes, ces caiſſes d'argent, ces tonnes d'or qui affluent perpétuellement du Pérou, du Chily, du Mexique en Eſpagne ? Cet argent paſſe en France, en Hollande, en Ruſſie, en Angleterre, ſe change en braſſelets, en Jeannettes, en mitzas, en colliers, en bagues, en vermillon, en eſſences, & retourne en Amérique payer les nuits, orner les ſeins, parfumer les cheveux, briller au cou, pendre aux oreilles, colorer les joues, les levres des négreſſes, des créoles, & des catins du Nouveau-Monde.

La déprédation du fiſc, la pénurie des finances, au reſte, n'eſt pas nouvelle en Eſpagne. L'Europe entiere a retenti, s'eſt reſſentie de la banqueroute frauduleuſe de Philippe II : on ſait que Ferdinand III & Ferdinand IV ne payoient jamais, ni leur maiſon, ni leur armée, ni perſonne ; que Philippe IV enfin, faiſoit de l'argent de tout, vendoit tout, aurait vendu l'eau, vendu l'air.

MON OISEAU.

Sur ma fenêtre, j'ai un oiſeau charmant; l'eſpece n'eſt pas connue en France. Cet oiſeau eſt de la groſſeur d'une alouette; ſon bec eſt couleur d'amaranthe; ſa gorge, ſa tête, ſon cou & l'extrémité de ſes ailes ſont bleu-mourant; ſes pieds ſont très-noirs, & ſes yeux couleur de feu; il chante à ravir; qu'il ſoit jour, qu'il ſoit nuit, à trois heures du matin, déjà il commence à chanter; il réveille, il impatiente tous mes voiſins.

Mon oiſeau a un goût bizarre; il ſe nourrit communément demillet, de jaunes d'œuf, de biſcuit; mais il quitte tout pour les vers luiſants, pour les papillons & pour les mouches; il niche ſur du coton. Je n'ai point encore vu d'oiſeau ſi propre; il ſe baigne matin & ſoir: & tous les jours il faut nettoyer, laver ſa cage; il eſt, dit-on, très ardent, très-conſtant en amour; il idolâtroit ſa femelle; elle vient de mourir: mon oiſeau, depuis ſa mort, ne chante plus, ne mange plus, ne dort plus, reſte ſans ceſſe perché ſur la même place, & je crains bien, qu'il ne meure bientôt lui-même de douleur, de faim, ou d'inſomnie.

HABIT DU BOURREAU.

En Espagne, tous les bourreaux sont en uniforme ; ce devroit être ainsi partout : il ne convient pas qu'un bourreau soit habillé comme moi.

L'ANGELUS.

Jamais, ni la race de Jacob, ni les enfants d'Abraham, ni les descendants de Moïse, ne marquerent leur sabbat par une immobilité si totale, que celle qui glace les Espagnols aussi tôt que l'angelus sonne. Le matin, l'angelus sonne à six heures, & le soir à sept ; alors personne ne bouge, & tout le monde se tait.

COURTISANNES.

Dès que la nuit commence, douze à quinze cents catins s'emparent des rues & des promenades de Madrid.

Teint brun, jolis pieds, petit front, cheveux noirs, grands yeux, nez de chiffon, grande bouche bien bordée, bien blanche, bien coupée, bien rose, joli son de voix, vous séduit ; vous succombez ; vous montez, & vous sortez, dit-on, malade.

LEGS PIEUX.

Tout le monde ici, se fait enterrer en habit religieux ; on habille les hom-

mes en capucins, les femmes en visitandines, & les filles en sœurs grises.

Outre l'habit, on charge le mort, de reliques, de médailles, de cordons, d'agnus, de rosaires, qu'on lui attache au cou, aux bras, aux jambes, & dont on remplit ses manches, son capuchon ses poches & son bonnet.

Bariolé, garrotté de reliques, de chapelets, l'Espagnol ne meurt point tranquille; pour mourir en paix, il faut qu'en mourant, le moribond fasse encore des legs. Aussi, dès l'instant qu'un Espagnol riche est dangereusement malade, deux ou trois escouades de moines quittens leurs cellules, abandonnent le service de l'autel, & accourent vîte au chevet, au pied, & dans la ruelle de son lit. Là, les oreilles rebattues, *d'enfer*, *de feu*, *de pénitence*, *de colere*; pour éteindre les flammes, pour calmer Dieu, pous chasser le diable, le malheureux moribond dépense tout son bien, en messes, en fondations, en obits quotidiens, hebdomadaires, annuels, & meurt étourdi, inondé, frotté, accablé, fatigué, entouré de cierges, de conseils, de prieres, de menaces, de promesses, de sornettes, d'huile & d'eau bénite.

Le plus souvent ce ne sont pas les médecins qui le tuent. Tel Espagnol ne mourroit pas sans ses gardes, sans leur

bruit, ſans leurs cris. Une ou deux heures de repos, de ſommeil, pourroient le guérir ſouvent; mais pour ſon bien, il ne faut pas qu'il guériſſe, il ne faut pas qu'il dorme, il faut qu'il meure; & qu'il meure comme un ſot, comme un imbécille, comme un enfant, avec un capuchon enfoncé juſqu'aux yeux, juſqu'aux oreilles, juſqu'au menton.

Moines, ne croyez pas qu'on ſoit fâché contre vous; on vous aime, au contraire; c'eſt parce qu'on vous aime, qu'on doit vous écarter à l'avenir de nos derniers inſtants : c'eſt le cri, c'eſt le vœu général. C'eſt au nom de vingt mille ames, qui, des quatre coins des cimetieres de l'Europe, diſent toutes enſemble, que des jacobins, des franciſcains, des bernardins, &c. ont hâté leur mort; qu'il faut déſormais écarter de nos lits, ces hommes noirs, ces rabats, ces ſurplis, ces images, ces torches, ces apprèts funébres, qui conjurent, évoquent, appellent la mort, qui doublent, triplent, centuplent l'horreur qu'elle cauſe, le mal qu'elle fait; & qui ſouvent enfin nous font mourir de peur de mourir.

Et je ne crois donc pas en Dieu? Quelle demande! Et je veux donc mourir comme une bête, ſans curé, ſans

confeſſeur, ſans viatique, ſans abſolution? Non, non; mais je veux mourir tout ſeul, je veux mourir en paix, je veux vivre auſſi long-temps que je vis; je veux, s'il fait chaud, s'il fait beau, je veux qu'on ouvre mes rideaux, qu'on ouvre mes fenêtres. Avant d'expirer, avant de fermer les yeux pour toujours, je veux regarder encore une fois, le ciel, les arbres, les fleurs, les nuages, le ſoleil, la verdure, la vendange ou la moiſſon.

Mes parents, mes amis, mes voiſins, tous ceux qui m'aiment : je vous aime auſſi; je vous aime encore tout mourant que je ſuis : recevez mes adieux; je vous quitte à regret, je ne vous reverrai plus; mais ſoyez tranquilles, je ſais où je vais, je ſerai heureux, j'en ſuis bien ſûr. Pour vous, ne croyez plus, ne croyez jamais que Dieu attende notre mort pour nous repouſſer, pour nous appeller. Depuis long-temps déjà le regiſtre des œuvres eſt arrêté, les crimes, les vertus, tout eſt compté. Dieu ne voit plus, n'entend plus, n'écoute plus, ce que promet, ce que dit, ce que fait un malade qui ne ſait ce qu'il dit. Dieu lit dans nos yeux, ſait depuis long-temps que ces ſoupirs, ces ſanglots, ces pſeaumes de pénitence, ſont des actes, ſont des pſeaumes de peur : Dieu

ſait que David lui-même, quand il les ſit, étoit malade, étoit ſouffrant, pouvoit à peine ſoutenir ſa plume, & qu'il trembloit en écrivant.

CAFÉ.

Je crois que Madrid eſt le lieu de la terre où l'on prend de meilleur café; que cette boiſſon eſt délicieuſe! plus délicieuſe cent fois que toutes les liqueurs du monde. Le vin enivre, la bierre abrutit, le cidre endort, l'eau de vie brûle; mais le café égaie, anime, exalte, électriſe; le café peuple la tête d'idées, d'images; à l'homme qui a pris du café en abondance, il ne manque plus qu'une femme, une plume & de l'encre.

POPULATION.

Il y a cent mille ames à Madrid. Les environs ſont déſerts : l'Eſpagne n'eſt pas peuplée; tant mieux. La population eſt un grand mal, le monde eſt plus que complet; il y a beaucoup d'hommes de trop : il y a long-temps que je le crois, & je le croirai, tant que je verrai les hôpitaux remplis, des malheureux qui demandent de l'ouvrage, des fainéants, des valets les bras croiſés, des commis m'arrêter aux portes, des moines en habit de maſque, & des ſoldats faire l'exercice.

MANIERE DE RECEVOIR LES ÉTRANGERS.

Des lettres de recommandation, & des feuilles de chene servent également à Madrid.

L'Espagnol, le Castillan surtout, défiant, silentieux, réveur, tres-peu expansif, jaloux à l'excès, abhorre les sociétés bruyantes, redoute les connoissances nouvelles, & craint les étrangers comme le feu. Un voyageur chargé de lettres, doit s'attendre à quelques dîners, quelques *refrescos*; pendant lesquels, le maître de la maison paroît si embarrassé, si géné, si triste, qu'il est trés possible de tomber mort à table, d'impatience & d'ennui.

L'Espagnol traite avec profusion : la semaine derniere, chez D... nous étions douze à table, on servit à peu près un quintal de viande

Rarement les Espagnols adressent la parole à quelqu'un ; si on leur parle François, ils vous rient au nez, parce qu'ils n'entendent pas ; si on leur parle Espagnol, ils rient encore, parce qu'ils entendent mal.

Les domestiques servent en veste & en papillotes ; ils sont tous, si sales, si laids, si noirs, qu'ils font peur & mal au cœur : il sont si petits, si trapus, si

ſi rabougris, qu'il ſemble que la nature n'a pas voulu les achever.

MAISONS.

Les habitants de Madrid aiment beaucoup les appartements vaſtes. Le veſtibule, mais l'eſcalier ſur tout, eſt, ſi l'on peut le dire, la plus belle piece de la maiſon.

Le ſallon eſt meublé d'images, de carreaux, de fauteuils fort bas, de chaiſes fort baſſes, & de glaces; le reſte de l'hôtel eſt garni de morceaux de miroirs, de lambeaux de tapiſſeries, de ſouricieres & de toiles d'araignées.

En général quelque riche que ſoit un Eſpagnol, il n'y a jamais qu'un lit dans ſa maiſon; & ce lit encore eſt un lit titulaire, un lit de parade, ſi on peut le dire, où perſonne ne couche. Monſieur couche ſur un grabat; madame couche ſur le même, ou ſur un autre; les enfans dorment ſur des nattes, les domeſtiques par terre; l'été dans la cour, l'hiver à l'écurie. Les femmes ont une chambre, de la paille ou des feuilles.

HERMITES.

L'Eſpagne eſt inondée d'hermites: ce ſont des gens qui, errant de ville en ville, & qui, ſans être aſſujettis à aucune eſpece de regle, font le vœu

ſolemnel de vivre aux dépens de qui il appartiendra. On reconnoit ces vagabonds à une barbe très-longue, à un uniforme de bure, à un chapelet énorme, & enfin à une madone de bois ou de plâtre qu'ils offrent à baiſer à tous les voyageurs & à tous les paſſants.

Ces hermites entourent les auberges: les plus timides reſtent dans la cour, ſur l'eſcalier; les autres montent dans les chambres. Ce matin, j'en avois trois à ma porte. Pourquoi ne pas forcer ces drôles à reſter chez eux, & à s'y occuper pour éviter l'ennui?

RENDEZ-VOUS.

C'eſt ſur les bords du Manzaranès, au Prado, à la porte d'Atocha, c'eſt ailleurs, que les habitants de Madrid vont, pendant la nuit, attendre ou chercher leurs maîtreſſes: pendant le jour, c'eſt dans les temples. Souvent c'eſt dans les confeſſionnaux, dans les chaires, c'eſt ſur des marches qu'on vient de baiſer, où l'empreinte des levres paroit encore, que bientôt oubliant Dieu, la Vierge, les ſaints, les anges & l'univers entier, vingt à trente couples d'amants, s'embraſſent, ſe preſſent, ſe compriment au pied du maître-autel.

Que ceux qui propoſent de compter déſormais l'amour & la jouiſſance au

nombre des ſacrements; que ceux qui ſoutiennent qu'il n'eſt point d'harmonie plus digne de l'Eternel; qu'il n'eſt point de ſpectacle plus digne de ſes regards, que le bruit des ſoupirs, le bruit des baiſers, les étreintes, les commotions, les convulſions, la criſe, l'agonie de l'amour, aimeroient à trouver, dans les temples de Madrid, de jeunes gens qui, conduits par l'inſtinct, par une ſorte d'inſpiration divine, vont invoquer, implorer, adorer Dieu, & croient lutter avec lui, ſi l'on oſoit le dire, de bonheur, de grandeur & de puiſſance.

J'entends crier, des quatre parties du monde, *impiété*, *ſacrilege*, *attentat.* Pourquoi crier? Je ne ſuis point un impie. Toujours j'ai cru, je crois encore, que les myſteres, que les careſſes de l'amour ne peuvent profaner un temple : le Très-Haut préſide lui-même à ces careſſes; peut-être & ſans doute, par cet extaſe incompréhenſible, par ce délire ſacré, par cet évanouiſſement divin, durant lequel, Dieu, l'homme & la femme ſont anéantis, ſont attachés, ſont confondus, ſont abimés enſemble; Dieu a voulu nous révéler, nous expliquer, nous faire comprendre le myſtere de la ſainte Trinité.

Et nous attendons les tenèbres, nous

évitons tous les regards, nous nous cachons derriere la nuit ! Dieu nous donna pourtant l'exemple du contraire : il étoit midi, quand il fit l'homme ; tous les anges étoient là. Si Dieu eût voulu nous créer dans les tenèbres & ſans témoins, il étoit le maître ; il eût changé le plan de la création ; il eût fait l'homme avant la lumiere, afin d'avoir alors, le cahos pour ſe cacher.

DES IMPOTS.

Rien de plus multiplié, de plus exhorbitant, de plus mal aſſis, que les impôts qu'on paie en Eſpagne : rien de plus onéreux pour le roi, de plus coûteux pour le peuple, que la maniere dont on les perçoit. Depuis longtemps on tâche d'y remédier ; c'eſt en vain : les projets qui naiſſent en foule, reſtent tous ſans exécution.

TABAC D'ESPAGNE.

Ici, on déſire du tabac de France ; pour s'en procurer, on s'expoſe à la mort. En France on veut avoir du tabac d'Eſpagne ; tel eſt l'empire de l'opinion. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le tabac de France vaut mieux à tous égards. Quelque mauvais qu'il ſoit, il eſt pur du moins ; & le tabac

d'Eſpagne ne doit ſa ténuité & ſa couleur qu'au rubricata, mine de fer, ocre ferrugineux, qui renferme un principe magnétique dont l'analogie, avec le cerveau, n'eſt pas encore bien démontrée.

DES SPECTACLES.

Madrid a deux ſalles de ſpectacles, qui n'offrent dans toutes leurs parties, que des édifices meſquins, dont les dégagements ſont en ſi petit nombre & ſi étroits, qu'il faut une heure pour entrer & une heure pour ſortir.

Hors quelques pieces de Calderon, de Lopez, de Moreto, de Solis, & quelques tragédies de Voltaire, de Racine, traduites en Eſpagnol; on ne repréſente que des farces.

Le ſpectacle dure ordinairement trois heures, pendant leſquelles Lopez, Calderon & autres, font faire aux comédiens le tour du monde, ſouvent même, le globe eſt trop petit; les actrices & les acteurs, alors, partent pour le ciel ou pour l'enfer, en ramenent des ſaints, des diables, des apôtres, & reviennent avec eux, danſer, chanter, rire, pleurer, ſe battre, & finir la piece (1).

(1) Dans Saint-Amaro, tragédie de je ne ſais qui,

Les entr'actes font égayés par des tonadillas, charges affez plaifantes & fort lubriques : ce font à tous moments, des baifers, pris, favourés, avec une volupté finguliere.

Les actrices font très jolies.

On eft affis au parterre; on y caufe comme dans la rue : on y vole les montres.

Les prêtres, les moines, les hermites, les religieufes, vont au fpectacle; & quelquefois dans la même loge, on voit des cocardes, des capuchons, un bandeau, une gorge nue, une tête rafé, un plumet, une guimpe, des chapeaux ronds, des chapeaux plats, & des chapeaux de fleurs.

Aucun coftume quelconque; les comédiens font fur le théatre comme chez eux. Souvent Tancrede eft en vefte, Orofmane en redingote, Zaïre en bonnet de nuit, Bajazet n'a point de turban. Le magafin ne fournit rien, excepté les perruques, les gants, les bottes fortes, les mouftaches & les manteaux.

Il y a très-peu d'actrices, des hommes rempliffent quelquefois les rôles

---

la fcène fe paffe fucceffivement en Suiffe, en Chine, à Genève, au Pérou, en enfer, dans le paradis; enfin, où des anges emportent le Roi.

de femmes. Souvent une heure se passe avant que la toile se leve, parce que la duegne, la reine, la soubrette, ou l'amoureuse n'a pas encore la barbe faite.

Le parterre & les loges sont inexorables ; on siffle à tout rompre. La garde menace, crie, frappe en vain ; quelquefois, lasse de crier, de frapper, elle siffle comme les autres. Hier, depuis le commencement de la piece jusqu'à la fin, tous les acteurs furent sifflés, hors un seul, fort mauvais pourtant, mais fort vieux, que sûrement on ne siffla point, par attention pour son âge.

Les comédiens Espagnols peuvent jurer, témoigner en justice ; ils peuvent aller au sermon, entendre la messe, faire leur pâque, si cela leur plaît : rien ne les distingue pendant leur vie ; rien ne les flétrit quand ils sont morts. Très-libre à Dieu d'exercer sur leur ame, ses jugements & ses vengeances ; les Espagnols, en attendant, n'ont pas la cruauté stupide, (1), de refuser à des cendres, qui ne sentent rien, qui ne voient rien, coupables de rien,

(1) En Angleterre on fait beaucoup mieux encore ; dans le même temps à peu près, que nous trainions à la voirie, les restes inanimés de la belle Lecouvreur, les Anglois portoient à Westminster & enterroient Mlle. Ofield, entre Charles II. & Marlboroug.

des messes, une pierre, une fosse, une croix & quelques gouttes d'eau.

AUTO-DA-FÉS.

Depuis un siecle, les auto-da-fés sont assez rares; quelquefois seulement, pour égayer le peuple, pour que les bourreaux ne se rouillent pas, pour faire plaisir à Dieu, pour lui faire respirer l'odeur d'un sachet de fumée, pour obténir du ciel, de la pluie, du beau temps, de bonnes olives & du bon vin; les Espagnols brûlent quelques sorciers.

Il y a deux ans qu'on brûla à Séville, une femme jeune & belle, accusée de savoir l'avenir par cœur, & convaincue, tantôt d'aller au sabbat, tantôt d'attendre dans son lit, Asmodée, Belsebuth, Zabulon, Astaroth & Lucifer, qui tour-à-tour, soupoient, couchoient, montoient chez elle, à un signal convenu.

Il y a vingt jours, qu'un tailleur aussi sorcier, mais plus heureux, en fut quitte pour les étrivieres. Je ne parle pas du comte Olavidès, trop de gens en ont parlé.

C'est presque toujours le premier de l'an, que l'inquisition choisit pour faire exécuter ses jugements : il semble que

le ſaint office garde cela à Dieu pour étrennes.

C'eſt dans l'égliſe des dominicains, où l'on lit au criminel ſon proces & ſa ſentence : c'eſt à l'iſſue d'un ſermon qu'on le traine ſur la grande place, pour entendre la meſſe, pour communier & pour être brûlé. On dreſſe à cet effet, un échafaud, un autel & un bûcher. *Ite miſſa eſt* : ſert de ſignal pour jeter le malheureux dans le feu. On aſperge le bûcher, l'autel, le patient, la foule ; on chante *le miſerere* ; & à chaque verſet, le bourreau arrange, remue, retourne le cadavre & les tiſons.

CE MATIN.

Comme les environs de Madrid ſont beaux ! Je ſuis débout depuis quatre heures : déjà j'ai fait deux lieues dans les rues, aux promenades, hors des portes. Le matin, que la nature eſt belle, ſur-tout quand il a plu la veille ! Il a beaucoup plu hier. Nous ſommes au mois de Juin. Avec quelle volupté, quelle lubricité, j'ai reſpiré la fraîcheur, j'ai regardé l'herbe, j'ai regardé les arbres, j'ai écouté les oiſeaux, j'ai ſenti l'odeur délicieuſe du foin coupé ! Voilà les vraies, voilà les ſeules jouiſſances, elles ſont à nous, dépendent de nous ; nous ne les voyons

pas, nous n'en voulons pas, parce qu'elles ne coûtent pas.

LÉGENDE.

La légende Eſpagnole fourmille de ſaints, qu'aucun pays ne fête, ne connoit.

Si l'on en croit le plus grand nombre des babitans de Madrid, tous ont un ſaint dans leur famille; &, je connois vingt femmes ici, qui ont le bonheur ineſtimable, d'être, où meres, ou ſœurs, ou nieces, ou veuves d'un ſaint.

On vient de canoniſer un moine Hiéronimite, qui pendant cinquante ans, qu'il eſt reſté dans l'ordre, n'eſt jamais ſorti de ſa cellule, n'a jamais parlé, jamais ri, jamais lavé ſes mains, jamais coupé ſes ongles; & cela pour plaire à Dieu, pour faire ſa cour aux ſaintes, & pour montrer aux anges, des mains ſales & des ongles longs comme mon doigt.

Benoît XIV répétoit ſans ceſſe: *qu'on n'accuſe pas Rome d'ouvrir au plus offrant, la porte du ciel.* Rien dans le monde cependant, ne coûte ſi cher qu'une canoniſation; tout cet argent paſſe à Rome, reſte à Rome, & c'eſt pour le pape ou pour les ſiens; j'en ſuis ſûr.

Soyez honnêtes gens, mais ne vous aviſez jamais de devenir ſainte; diſoit ſouvent

à ses enfants, un oncle à la mode de Bretagne du cardinal Borromée : *C'est la canonisation du cousin qui a ruiné la famille ; c'est sa fureur de faire des miracles, qui vous réduit à l'aumône.*

Au reste, depuis que les bourreaux payens ne peuplent plus le paradis ; depuis que la manie de courir la Terre-Sainte est passée, le ciel est désert ; mille fauteuils de saints resteroient à prendre, s'ils n'étoient pris par quelques imbécilles, quelques fous, riches, dévots, silentieux & mal-propres.

Voilà les gens qu'on nous propose pour modeles ; c'est là les gens qu'il faut fêter, qu'il faut prier, qu'il faut invoquer. Car depuis que l'on canonise pour de l'argent, qu'on me cite pour saint, un homme de bien, un homme de bonne compagnie, un homme enfin que j'aurois voulu voir.

LE COUVENT DE L'ESCALESSAS.

Ce monastere de filles, qui autrefois servoit de serail aux rois, aux infants, aux grands d'Espagne, est encore fameux, par les intrigues amoureuses de ces épouses de Dieu, qui, très-souvent dit-on, font des enfants, qui ne sont pas de lui.

DES VIVRES.

Les vivres ne ſont pas très-chers ici : quatre perſonnes peuvent aiſément ſe nourrir avec ſept francs par ſemaine.

Le mouton frais ou ſalé, bouilli avec des poids, des féves & des oignons eſt la nourriture ordinaire du peuple.

Les pauvres mangent des pommes de terre.

Plus précieuſe mille fois, que tout l'or du Nouveau monde, ſoit célèbre à jamais, délicieuſe, abondante & ſalutaire racine ! Pomme de terre, multiplie, crois, germe partout ; ſois partout un ſigne ſacré, un ſigne viſible, qu'il exiſte un Dieu, qui du haut du ciel, veille à ce que tout le monde trouve ici bas de quoi manger.

GARNISON DE MADRID, TROUPES ESPAGNOLES.

La garniſon de Madrid, doublée depuis la derniere révolte (1), conſiſte maintenant en dix mille hommes.

Le ſoldat Eſpagnol, qui a huit ſous par jour, eſt en général ſi ſale, ſes

(1) Le peuple ſe révolta parce que le Roi aimoit la marquiſe de Squilace.

armes ſont ſi mal en ordre ; il eſt ſi ſobre, il vit ſi mal, qu'on ne dévine pas, ce qu'il peut faire de ſon argent.

Des habits beaucoup trop cours, déchirés, remplis de taches, des cheveux ſans poudre, d'autres poudrés, des cadenettes mal faites, des queues inégales, des catogans inégaux, ôtent aux régiments tout le charme du coup-d'œil.

Le ſoldat Eſpagnol paſſe pour ſupporter ſans murmure & très-long-temps, le chaud, le froid, la fatigue & la faim : il a la réputation en outre, de ſoutenir parfaitement le premier choc : mais auſſi-tôt qu'il voit ſon ſang couler, que ſon camarade tombe mort ; alors, dit-on, il perd la tête, il quitte ſes rangs & prie. Voilà ce qu'il fit en effet, à la bataille de Ramillies, en Lombardie, dans le Milanez, en Hollande, dans le Parmeſan, &c.

Chaque régiment a ſa muſique ; il ne ſeroit pas aiſé néanmoins de trouver à Madrid un tambour qui batte en meſure, un trompette qui ſonne juſte, un hautbois qui joue en cadence. Les Eſpagnols n'ont point encore ſongé à l'influence d'une bonne ou mauvaiſe muſique, ſur le ſort des armes (1) ; ils

(1) Jamais les Anglo-Américains n'euſſent remporté

n'ont point compté le nombre prodigieux de braves gens, à qui des tambours & des fiffres fans oreille ont coûté la vie ; ils ne favent point, que fi le roi de Pruffe a dû une partie de fes fucces, à fon activité, à fes talents militaires, à fes marches rapides & couvertes, à fes généraux (1), au choix heureux de fes campements ; il doit, les victoires de Rosback, de Lignitz, de Torgaw, à fes trompettes, à fes fanfares, à fes clairons, à fa mufique Allemande, dont les fons, dont les accents ; pleins, nourris, nerveux, hardis, vraiment guerriers ; vont chercher l'ame, la pénetrent, la remuent, l'enivrent, l'embrafent & la difpofent à s'en aller, à nous quitter fans nous regretter.

---

l'honneur des journées *de Germain-Stown*, *de Brindiwine*, *de Wrentow*, fans leur excellente mufique.

Si lors du fiege d'Argos, Démetrius avoit eu de bons trompettes dans fon armée, Argos eût été prife, les Argiens vaincus, leurs murs renverfés, leurs fortifications rafées.

Pour tenir tête à la France, au roi de Sardaigne, à la république de Berne, peut-être n'a-t-il manqué à Genève que des muficiens d'accord.

Enfin fi le capitaine général....., avoit fait jouer des fanfares, devant le port d'Alger, peut-être n'auroit-il pas été obligé de fe rembarquer, peut-être fon nom ne feroit pas en horreur en Efpagne ; peut-être fon effigie n'auroit pas été traînée dans tous les ruiffeaux, brûlée dans tous les carrefours de Saragoffe & de Barcelone.

(1) Surtout à fon frere Henri.

Le ſoldat Eſpagnol déſerte rarement: outre qu'il aime ſa réligion, ſa patrie, qu'il eſt fait à ſon climat; il ſait qu'aucune puiſſance ne le paieroit mieux, & même auſſi bien.

La diſcipline Pruſſienne a franchi les Pyrénées. La place d'armes de Madrid retentit de coups de ſabre & de coups de bâton.

Si tu bouges, je te fends en deux, diſoit, il y a quelques jours, un ſergent à un ſoldat qui bougeoit: je l'ai entendu. Les peines militaires ſont les mêmes qu'en France.

Un ſoldat qui manque à l'appel eſt appointé de garde; peut-être vaudroit-il mieux qu'on le privât de l'honneur de la monter; le ſervice ceſſant d'être une peine, une corvée, pût être regardé déſormais comme une récompenſe.

Les paſſe-droits ſont très-rares: les grades s'accordent à l'ancienneté, aux talents, aux cicatrices.

En Eſpagne, point de colonels-enfants, qui diſent, ailleurs: *mon régiment*; comme s'ils achetoient *leur régiment*, à Angole, à la côte d'Or, ou à Congo, pendant la foire des negres.

On crie beaucoup contre le célibat des prêtres: & pourtant en Eſpagne, comme partout, on ne veut pas que le ſoldat ſe marie. Moi, je n'y entends rien;

qu'un homme de l'art en décide ; mais il paroît, qu'un régiment ne devroit jamais changer de garnison : il paroît qu'on devroit changer la destination des casernes, & faire marier chaque soldat, avec la femme, la fille ou la servante de la maison, où son billet l'envoie loger.

Qu'on ne croie point que les plaisirs de l'amour ôtent les forces, énervent le courage (1) ; qu'on ne croie pas, qu'il n'y ait nulle convenance entre des panaches & des fuseaux, entre des jupes & des cocardes, entre des sabres & des cornettes, entre des fusils & des rubans.

Qu'on ne croie plus, que le bruit des armes, les cris des enfants, les chansons des nourrices, les noms *de Lolo, de Bubu, de Prêt-à-Boire, de Sans-Quartier* s'accorderoient mal. Les trois cents Thébains qui suivirent Léonidas aux Thermopyles, avoient chacun, femme & enfants. Tous les Spartiates, tous les grecs, tous les Romains, tous les Turcs qui combattirent à Marathon, à Salamine, à Leutres, à Pharsale, à Lépan-

(1) Les Lacedémoniens étoient dans l'usage de mener dans leurs armées une troupe de jeunes gens qu'on appelloit (*la bande amoureuse*) c'étoit toujours ces jeunes gens, qui engageoient le combat, & qui restoient les derniers sur le champ de bataille.

mariés,

the, étoient mariés, ou fiancés, ou promis, ou amoureux ou prêts à l'être.

On pend ici tout ſoldat qui s'endort en faction. L'homme éveillé qui a fait cette loi, ne ſavoit pas, ſans doute, que le ſommeil eſt le beſoin le plus impérieux; que le ſommeil eſt auſſi indépendant de la volonté de l'homme, que le battement de ſon cœur, & la circulation de ſon ſang.

Ailleurs, auſſi, on ne s'endort point impunément. Pendant les grands froids de l'année derniere, un grenadier s'endormit dans ſa guerite; le commandant de la ronde, tua ce malheureux pour le réveiller.

LE PRADO.

Le Prado eſt une promenade publique ornée d'allées, de fontaines. L'habitant de Madrid paſſe pour être gai; moi je le crois triſte. Hier avant ſouper, je me promenai au Prado pendant deux heures; j'étois au milieu de ſix mille ames, & je n'entendis pas le plûs petit éclat de rire.

CACHOTS.

Outre que les cachots en Eſpagne ſont beaucoup plus obſcurs, beaucoup moins grands que les nôtres; on y

attache ſi bien ceux qu'on y jette, qu'abſolument ils ne peuvent remuer. Dans les priſons criminelles de Madrid, j'ai vu trois contrebandiers, ainſi garottés ; & peut-être dans le moment où je parle d'eux, ces malheureux ſont-ils encore immobiles dans la place, dans la poſture où je les trouvai.

HOPITAL DES FOUS.

Il y a beaucoup de fous à Madrid. L'amour, la religion, & la chaleur du climat tournent la tête aux Eſpagnols.

La folie Eſpagnole eſt une folie tranquille : ſur cens fous à-peu-près enfermés aux petitesmaiſons, trois ſeulement ſont furieux, les autres battent la campagne.

Un de ces fous a un genre de folie extraordinaire, il a pris ſon nom en horreur. La premiere fois qu'il s'entend nommer, il pâlit, il rougit, il jaunit : toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, teignent ſon viſage tout-à-tour & dans l'inſtant, ſi l'on continue à l'appeler, il grince des dents, écume, roule les yeux, mord ſes barreaux, ſe jette par terre en pouſſant des cris affreux. Son accès de folie diminue peu-à-peu ; il pleure, il paroit étonné, confus de ſon état, de ſa fureur ; il va ſe coucher,

il s'endort : il eſt à ſon réveil auſſi ſage que ceux qui le gardent (1).

Perſonne encore n'a penſé à aller tranſcrire, à faire un récueil de ce que l'ennui & les moments de raiſon, ont pu faire crayonner à un fou ſur les murs de ſa loge. Dans ces cerveaux autrement pêtris, autrement organiſés que les nôtres, il pourroit germer des idées neuves, hardies, extraordinaires, des extravagances ſublimes ; on pourroit groſſir le volume, de ce qu'on trouveroit écrit dans les cachots. L'ame bourrelée d'un ſcélérat, l'incertitude de ſon ſort, l'image de la mort, les inſtruments de ſon ſupplice, l'enfer qu'il craint, & le ciel qu'il eſpere, pourroient électriſer, allumer ſa tête, & lui fournir des idées que n'auroient pas un génie.

Cette propoſition paroîtra bizarre, n'importe : qu'on eſſaie, qu'on commence le recueil, & peut-être verra-t on quelque jour, un cours de raiſon, de probité, de ſageſſe, de morale, ſortir des cachots & des petites-maiſons.

DES RUES.

Toutes les rues de Madrid ſont lar-

(1) C'eſt du concierge de qui je tiens ces détails : je n'ai pas été tenté, l'idée ſeulement ne m'eſt pas venue de tourmenter ce malheureux, en l'appellant Juan Herédia : c'eſt ſon nom.

ges, bien percées, bien alignées : presque toutes sont ornées de chaque côté d'un trottoir, pavé de grandes pierres, interdit aux voitures & aux chevaux.

Le luxe des carrosses, la manie d'avoir équipage, est à proportion gardée tout aussi ordinaire à Madrid qu'à Paris ; mais graces aux trottoirs, qui bordent les rues, jamais personne n'est écrasé.

FAUTES PERSONNELLES.

On homme très-bien né sort de chez moi : il m'a demandé si je voulois l'emmener, le prendre pour laquais : il faut qu'il s'expatrie, dit-il, il faut qu'il serve, parce que son oncle, négociant à Buénos Aires, vient d'y être pendu.

On a dit cent mille fois, *les fautes devroient être personnelles* ; on le répétera cent mille autres fois, & jamais le préjugé ne pourra être anéanti. N'y auroit-il pas un tempérament à prendre ?

Si la justice n'a pas assez d'une victime ; si les hommes veulent éternellement se laisser brider par le préjugé ; s'ils veulent constamment se traîner, ramper, s'endormir aux pieds de l'opinion ; ne seroit-il pas plus naturel, & même plus juste, que la honte eût un effet rétroactif ; & qu'au lieu d'aller tacher, d'aller punir nos descendants, elle remon-

tât à nos ancètres ? C'eſt le ſang de nos peres qui coule dans nos veines ; ce ſang, pour ainſi dire, eſt complice de nos crimes, & la poſterité, qui n'étoit pas, n'y peut rien, n'a rien fait, n'eſt point coupable ; il eſt injuſte de la déshonorer, de la châtier ; il eſt injuſte de verſer & de perpétuer ſur elle, la honte & l'opprobre, qu'elle n'a point mérités.

Mais où avons-nous pris cette façon de penſer ? Dans quel code, à quelle page avons nous lu *: il faut que la honte ſoit héréditaire ?* Quelle eſt la nation qui a fait comme nous ?

Chez les Romains, chez les Germains, chez les Sarmates, chez les Vandales, chez les Lombards ; parmi ces nations belliqueuſes, tout finiſſoit avec le coupable.

A Rome, ceux qu'on précipitoit de la roche Tarpéienne ; & du haut du Capitole, tous ceux qu'on jetoit dans le Tibre ; tous les conjurés de Catilina n'imprimerent aucune tache ſur le front de ceux qui leur tenoient par les liens du ſang. Et ce préjugé du ſang, eût été pardonnable chez les Romains, qui avoient le tribunal domeſtique.

On auroit pu dire aux Romains, dire aux peres, dire aux familles : de quoi vous plaignez vous ? Vous aviez le droit de juger, de punir, de châ-

tier vos membres ; on vous punit de ne l'avoir pas fait.

Les Anglois, nos voisins, n'ont point à rougir de ce préjugé barbare. En Angleterre, où les fautes sont personnelles; en Angleterre où le lord maire, & le vice-roi d'Irlande auroient épousé, sans répugnance, les nieces de Malagrida; en Angleterre, où j'aurois pu dire sans baisser les yeux : *Cartouche est mon beau-pere*, où j'aurois pu offrir mon bras à la fille de Pugatschew : souvent le même char traîne, à Tyburn, à l'échafaud, un baronnet, un manœuvre, un lord, un paveur ; & le lendemain à Windsor, à la bourse, à Drurylane, au club, au cabaret, on embrasse, on félicite les parents du coupable, de qui le supplice, va rendre les amis, les concitoyens plus sages.

Dans tous les pays du monde, en effet, ne pourroit-on pas dire aux parents d'un criminel : pourquoi rougissez-vous, de voir pendre votre fils ou votre cousin ? Que pourroient-ils répondre, si on leur disoit : *félicitez-vous, au contraire, votre parent vient de se rendre utile en se faisant pendre : son supplice est un conseil, une leçon; sans cela peut-être, il n'eût jamais servi à rien; sans cela, il eût été inutile qu'il vînt au monde; son supplice excuse sa vie, & sa mort le rend digne d'avoir vécu.*

DE LA VIERGE.

Chaque Eſpagnol regarde la Vierge, comme une parente, une amie, maîtreſſe toute puiſſante ; toujours prête à l'écouter, toujours prête à l'exaucer, toujours occupée de ſon bonheur. Auſſi le nom de Marie, paſſant ſans ceſſe de bouche en bouche, eſt mêlé à tous les compliments, à tous les ſouhaits, à toutes les demandes. En écrivant, en parlant, en citant, en racontant ; c'eſt toujours la Vierge, qu'on prend pour garant, pour témoin, pour caution. C'eſt au nom de la Vierge, qu'une femme, qu'une fille, trompe ſon mari, aime ſon amant, reçoit une lettre, fait la réponſe, donne de ſes cheveux ; envoie ſon portrait, accorde un rendez-vous ; & c'eſt vers la Vierge enfin, que s'échappe toujours le premier ſoupir & le premier cri.

Le portrait, la gravure, la ſilhouette de Marie, eſt dans tous les coins, dans toutes les rues, ſur toutes les places, dans toutes les maiſons de Madrid : elle eſt par-tout. Il eſt inoui, la conſommation de feuilles, de fleurs, de lilas, d'épines fleuries, de taffetas, de pompons, qu'on fait ici pour parer, pour mettre à l'abri, pour fleurir, pour couronner la Vierge ; il eſt inoui, la quan-

tité de mains occupées ſans relâche, à monter ſes bonnets, garnir ſes jupons, peindre ſes rubans, broder ſes manchettes.

FORCES MARITIMES.

La marine Eſpagnole conſiſte en ſept vaiſſeaux du premier rang, en quarante & un du ſecond, onze du troiſieme. Les Eſpagnols ont en outre quatre galiotes à bombes, deux goaletes, ſept demi-galeres, huit hourques, trois brigantins, une corvette, ſept paquetbots.

Cette marine, comme on le voit, n'eſt pas ſi formidable qu'on l'a pu croire : & les Eſpagnols ont tort.

Ils n'ont d'autre exiſtence que par la mer & ſur la mer; ils poſſedent en Amérique ſept mille lieues de côtes; ils ont en Aſie des poſſeſſions immenſes : il faut les garder, il faut les protéger; cent quarantequatre bâtiments ne peuvent pas ſuffire.

La paix eſt-faite. Toutes les puiſſances paroiſſent contentes, paroiſſent tranquilles; & l'Europe eſt néanmoins dans un moment de criſe, dans un état violent, qui doit produire des traités, des alliances, des arrangements, des échanges, des arrondiſſements & des conquêtes.

Je ne ſais; mais ſûrement, ce n'eſt point pour ſe promener, pour prendre l'air, pour voir le pape, les cardinaux, Naples, Portici, les laves du Véſuve, que Joſeph voyage. Ce n'eſt point en vain, que les ports de Cherſon, de Théodoſia, de Sébaſtapolis ſe rempliſſent de bâtiments; & ſi je ne me trompe, avant quatre ans, Saint-Pierre de Rome, Sainte-Sophie, le ſérail, le château Saint-Ange, les Dardanelles ſeront pour jamais démolies, & la face de l'Europe entiere ſera changée par un homme & par une femme.

Attendons, nous verrons. Il eſt plus aiſé de raconter les exploits de Joſeph & de Catherine, qu'il n'eſt facile de les prédire.

ÉDITS DU CONSEIL.

ORDONNANCES DE LA POLICE.

C'eſt au bruit du tambour, & c'eſt le bourreau qui publie ici les ordonnances & les édits. Cet uſage paroît ſingulier : j'ai cherché à en pénétrer la cauſe, je n'ai pas pu la deviner; je l'ai demandée, on n'a pu me le dire. Quelle ſanction, quel poids peut conſerver un édit quelconque, après avoir paſſé par

la bouche d'un bourreau, d'un homme infame (1)?

A propos d'infamie, à propos de bourreau : cet homme doit-il être avili? Oui. Partout le bourreau, sa femme & ses enfants doivent faire une classe à part ; mais comme l'infamie est partout une peine réelle ; comme il est injuste d'isoler, de punir un homme, qui très-souvent pense mieux, vaut mieux que la plupart des gens qui le fuient, le meprisent, & rougiroient de causer avec lui : la fonction de bourreau, devroit être remplie par un scélérat, à qui on laisseroit la vie, qui bien logé, bien nourri, & condamné à une prison perpétuelle, en sortiroit seulement pour les exécutions.

On dira que le métier de bourreau n'est point aisé ; on dira vrai : mais qu'on massolle pour tous les crimes, alors ce métier sera très-facile : il ne faudra plus, ni apprentissage, ni coup d'essai, ni chef-d'œuvre, & le premier venu sera assez savant.

LE FANDANGO.

Jamais, ni ces pyrriques voluptueu-

---

(1) A Athenes toutes les Loix se publioient au son du cistre, cela valoit mieux : le cistre commandoit l'attention, préparoit les esprits à l'obéissance & peut-être aussi, aidoit les Athéniens à retenir la Loi qu'on publioit.

ſes, tant courues des Romains; ni ces pantomimes dont parle Homere, ni ces danſes des Saliens, tant célébrées par Denis d'Halicarnaſſe, n'approcherent ſûrement *du ſandango* (1). Je parie que l'anachorete qui mange le plus de laitue, qui prie le plus, qui jeûne le plus, qui ſe fouette le plus, ne voit pas danſer le *fandango*, ſans ſoupirer, ſans déſirer, ſans être ému, ſans maudire ſon cilice, ſa diſcipline, ſon bréviaire & ſon régime, mais il faut que le fandango ſoit bien danſé; il faut que *Julie Formalaguez* le danſe. Alors la tête, les bras, les pieds, tout le corps ſemble ſe mouvoir ſeulement pour exciter l'étonnement, l'admiration, la volupté; alors mon anachorete n'y tiendra plus, n'y ſera plus, perdra la tête; il palpitera, délirera, regrettera le monde, donnera au diable ſes laitues, ſon habit de bure, & ſes ſandales.

LANGUE ESPAGNOLE.

Je puis me tromper; je crois pourtant, & j'aſſurerois que l'Eſpagnol eſt

(1) Le fandango eſt très-ancien : il eſt vraiſemblable que les Romains le connurent, puiſqu'on lit dans une lettre de Pline à un de ſes amis : *venez ce ſoir, nous ſouperons enſemble, vous ferez bonne chere, nous aurons des chanteuſes, & je vous procurerai le divertiſſement d'une danſe Eſpagnole.*

la plus belle langue qu'on parle ſur le globe.

Charles-Quint diſoit : *l'Eſpagnol eſt la langue des dieux* : il avoit raiſon. Cette langue ſûrement vient du ciel ; c'eſt la langue maternelle des anges ; c'eſt la langue favorite de Dieu. On reconnoit ſa ſource divine à ſa douceur, à ſes images, à ſes finales harmonieuſes & ſonores.

Rien n'égale l'Italien, dit-on, dans la bouche d'une Toſcane, d'une Bolonoiſe, d'une Romaine ; il faut entendre parler une Eſpagnole ; pour peu qu'on l'aime, qu'on en ſoit aimé, qu'elle ſoit jolie ; tous les mots qu'elle prononce, laiſſent dans l'oreille un ſon ſi doux, ſi nouveau, qu'on croit l'entendre, qu'on croit qu'elle parle, quand elle ne parle plus, & l'on regrette qu'un ſon ſi beau ſe perde dans l'air.

DE LA SIESTE OU MÉRIDIENNE.

Dépuis une heure juſqu'à trois, les rues de Madrid ſont déſertes. Les marchands ferment leurs boutiques, les artiſans quittent l'ouvrage, & tout le monde va ſe coucher.

Quand il fait beau, le roi va à la chaſſe en ſortant de table ; quand il

pleut, il ſe couche & dort, entouré de ſes gardes qui dorment auſſi.

De temps immémorial, la ſieſte eſt de mode en Eſpagne; toujours les Eſpagnols ont été les plus grands dormeurs du monde. La chaleur du climat n'en eſt pas cauſe, n'y entre pour rien. En Afrique, dans la Caffrerie, ſous les tropiques, ſur les côtes de la mer Vermeille, près l'embouchure du fleuve Miſſiſſipi, en Gorée, il fait aſſurément huit fois plus chaud qu'à Madrid; & les Caffres, les Topinamboux, les Eſquinaux, les Patagons, & les négres, brûlés de la zone Torride, dorment communément très-peu. Mais ce ſont les médecins qui recommandent expreſſément la méridienne; ce ſont eux qui diſent aux Eſpagnols : *dormez ſouvent, dormez long-temps*; ce ſont eux qui ſoutiennent que le ſommeil, que la ſieſte broie la pâte alimentaire, hâte la digeſtion (1); que Galien, qu'Hypocrate

(1) Becquet & Spalanzani, ne ſont pas de cet avis là; mais Boerhaave aſſure que le ſommeil eſt un remede infaillible, un remede univerſel. Boerhaave pourroit avoir raiſon; mais comment adminiſtrer ſon remede à un malade dévoré par une fievre brûlante, déchiré par un bézoard, ou tourmenté par une rage de dents? Pour guérir, il faut dormir, dit Boerhaave; qui ſouffre, ne dort point, ne guerit pas; or, Boerhaave ſe trompe. Dormons très-peu, vivons toute notre vie, & pendant ſoixante ans que nous avons à vivre, ne ſoyons pas morts, ne ſoyons pas des cadavres pendant trente ans.

ſe couchoient en ſortant de table ; & qu'après diné, Eſculape lui même dormoit toujours une heure ou deux.

Hypocrate, Galien, dormoient ou ne dormoient point, je n'en ſais rien, & peu m'importe. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que l'uſage de la ſieſte eſt fort ancien, c'eſt qu'Auguſte faiſoit la méridienne ; mais Auguſte dînoit tard, tenoit table long-temps (1), s'enivroit tous les jours (2) ; & au deſſert, incapable abſolument d'articuler un ſon, incapable de diſtinguer les plats, ſon aſſiette, ſon couteau, ſon verre, Auguſte avoit raiſon d'aller ſe coucher.

Mais les Eſpagnols qui dînent à mi-

---

(1) Après Claude & Vitellius qui moururent tous les deux de réplétion, aucun empereur ne mangea plus qu'Auguſte ; à dîne, il avoit toujours cents plats ; il mangeoit de tout : prodigalité d'autant plus révoltante, que pendant la moitié de ſon règne, la famine déſola Rome. Auſſi le peuple mutinoit, diſoit tout haut, dans les places, dans les rues, dans les bains publics de Rome: *hier au ſoir Auguſte avoit à ſouper des pâons, des roſſignols, des grives, des grues de Malte, des huîtres du lac lucrin, des ſangliers à la troyenne, & nous, nous n'avons pas de pain.* Auguſte n'ignoroit pas tous ces bruits, toutes ces clameurs, & il en rioit.

(2) Si l'on en croit les différentes camées, d'Epitincanus l'Athénien, d'Apolonius, d'Arthemon de Rhodes ; Auguſte devoit être également ivre de vin & d'amour, puiſqu'il dînoit toujours avec des filles charmantes, que ſa mere, que Virgile, qu'Horace, que le ſage Mécene luimême raſſembloient de tous côtés.

di, qui mangent beaucoup, mangent vîte, ne mâchent point, boivent peu, feroient très-bien de se promener en sortant de table.

LE ROI.

Le roi est adoré; c'est à cause de cela, sûrement, qu'il se porte si bien. Rien n'est si sain que d'être aimé.

CIMETIERES.

En parcourant les environs de Madrid, j'ai vu dans différents villages, des cimetieres qui m'ont beaucoup plu; un entr'autres.

Ce cimetiere tient à l'église; il est sur une petite éminence; il est entouré d'une claire-voie; c'est un carré parfait; un ruisseau coule dans le milieu; le sol est couvert de violettes, de jasinins, de roses & autres fleurs qui croissent sans culture. On y a planté quelques pommiers, des millions de moineaux (1) sont perchés sur les branches; les pommes sont excellentes. Les arbres, le ruisseau, l'ombre, les fleurs, tout

---

(1) Plusieurs chimistes assurent, qu'il s'exhale des cimetieres, une quantité d'alkali volatil, mortel aux oiseaux; il paroit que non, puisque ces moineaux chantent, nichent, font l'amour, passent leur vie & vivent long-temps dans ce cimetiere.

rappelle ces beaux lieux, ces champs fortunés, où, felon les anciens, lès ames vertueufes doivent aller paffer l'éternité.

Si jamais je m'établis en Efpagne, c'eft pour y mourir, c'eft pour être enterré dans un cimetiere de village aux environs de Madrid; c'eft afin de pouvoir me dire en expirant : « quand » mes enfants iront fur ma tombe, » pleurer ma perte, ils trouveront de » l'ombre, ils pourront cueillir des ro- » fes, s'affeoir au bord de l'eau, & » me manger dans une pomme. »

CHEMINÉES.

L'ufage des cheminées eft prefqu'inconnu à Madrid. On y fupplée par des fourneaux ou brafiers portatifs, qui répandent une chaleur très-égale & très-douce. On jette dans ces brafiers, je ne fais quel bois, ou graine, ou poudre, mais celà fent bon.

CABINET.

DERNIERE GUERRE.

Des projets commencés, des moyens lents, des demi-volontés; voilà le rond, que l'orgueil national, que la multiplicité des fous-ordres, que les autori-

tés

tés ſubalternes tracent depuis deux ſiecles (1) autour des différents miniſtres ; voilà le rond, où la routine leur dit de reſter ; voilà le ſentier battu pour leurs ſucceſſeurs ; voilà le fléau, la hache, la coignée, ſi on peut le dire, qui déracine, qui arrache, qui étouffe en Eſpagne tous les germes, tous les plants & tous les hommes.

Voilà le mot de la derniere guerre ; voilà pourquoi les miniſtres, les généraux, les officiers s'accuſoient tour-à-tour, d'irréſolutions, d'impéritie, d'inſouciance ; voilà pourquoi deux cents bouches à feu, quatre vaiſſeaux de lignes, deux chebecs, cinq frégates, trois brulots, huit mille Eſpagnols, ſix mille ſauvages employerent trois grands mois (2), à combler, à franchir les foſſés, à faire tomber les murailles ſeches, à

(1) Depuis bien des ſiecles, les affaires ont été remiſes en de très-mauvaiſes mains ; oui, depuis des ſiecles, l'Eſpagne a eu des miniſtres nuls, abſolument nuls. *Le comte de Fuentes*, *le duc de Lerme* entr'autres ; mais par-deſſus tous, le duc d'Uceda, homme de rien, homme borné, un imbécille, un mannequin bien fait, qui pendant trente ans qu'il eſt reſté dans le miniſtere, n'a jamais pu concevoir, n'a jamais pu deviner par quel haſard, par quel chemin, & pourquoi faire il étoit venu là.

(2) Les François employerent beaucoup moins de temps, beaucoup moins d'hommes pour prendre *Tabago*, *Eſſequibo*, *Saint-Vincent*, *la Grenade*, *Saint-Euſtache*, *la Dominique*, *Berbice & Demerati*.

renverser les bastions de Pensacola, du Bâton-Rouge & de la Mobile (1). Voilà pourquoi, douze mille hommes sont restés pendant quatre ans dans les retranchements *de Saint-Roch*, dans la baie de *Gibraltar* (2); les uns à viellir, à dormir, à jouer aux dez dans leur tente; les autres à regarder les batteries flottantes, les barques canonieres, les prames, les tours d'adresse, les tours de force, & autres jeux d'enfants. Il faut ajouter, le très-peu de considération, dont jouit la marine Espagnole, l'esprit mercantil, l'ardeur des prises, l'amour du gain, qui domine les officiers : l'âge décrépit des

---

(1) La garnison du Bâton-Rouge étoit composée de trois cents hommes, presque nuds & mourants de faim. La garnison de *Pensacola* n'étoit guere mieux pourvue de vivres & d'habits. Vingt hommes, dix minutes, deux coups de canon auroient dû suffire pour prendre *la Mobile*, défendue seulement par une garde bourgeoise.

(2) Lors des grands préparatifs pour le siege de Gibraltar, M. d'Arcon mandoit; *faute d'hommes, les travaux vont lentement.* Il y avoit assurément des hommes de reste, mais c'étoient des hommes sans courage, des hommes sans bras.

Selon des calculs très-modérés, toutes les dépenses du siege, prises ensemble, faisoient monter chaque coup tiré, à un louis; ainsi l'Espagne dépensoit environ cent quatre-vingt mille livres par jour, pour étourdir le général *Elliot*, d'un vain bruit, qui souvent dissipé par les vents, & perdu dans les airs, n'arrivoit pas même jusqu'à lui.

vice-amiraux, des chefs d'escadre (1) &c.; la superstition de tout l'équipage.

Il falloit voir bénir les boulets & les canons; il falloit voir les yeux, les levres des soldats fixés, collées du matin au soir, sur des madones, sur des saints, sur des rosaires, sur des croix; il falloit entendre réciter tous les jours à bord, matines, laudes, primes, tierce & vêpres.

A Dieu ne plaise, que je condamne ici les actes religieux! A Dieu ne plaise, que j'ose douter du pouvoir du ciel, de l'empire de la Vierge, de l'influence des saints sur le succès des combats, sur le trajet, sur la direction, sur l'effet des grenades, des boulets & des bombes. Mais Dieu s'est expliqué depuis la création : cent fois, mille fois il a dit lui-même, il a fait dire par *Moïse*, *à Somson*, *à Cédéon*, aux rois d'Israël, aux chefs, aux législateurs de son peuple, à tous les généraux, officiers, matelots, soldats, tambours du mon-

(1) On a grande idée assurément des talents militaires du *général Bonnet*, *de dom Louis de Cordowa*, *du marquis de Cazatilli*, *&c.* Mais des vieillards décomposés, qui ne voient plus, qui n'entendent plus, qui respirent à demi, qui vivent à peine, ne sont guere plus en état de se battre, de commander une flotte & de se faire obéir, que de sauter sur la corde, d'y rester en équilibre, ou de danser à l'opéra.

de ; de prier peu, toujours bas, toujours en ſe battant, & toujours débout.

DÉVOTS.

Quelque fanatiques, quelque ſuperſtitieux, que ſoient les Eſpagnols ; malgré le nombre infini de proceſſions, de miſſions, de bénédictions, les habitants de Madrid ſont beaucoup moins dévots qu'on ne penſe. Ici, comme par-tout, la dévotion eſt le pis-aller des vieillards, des ambitieux détrompés, des femmes âgées qui offrent à Dieu les reſtes du Diable.

SAVANTS DE MADRID.

Madrid eſt peuplé d'hommes ſtudieux, d'écoliers ſavants, de compilateurs infatigables, occupés ſans relâche à compulſer, à reſoudre, à tourmenter les idées politiques, phyſiques, chimiques, & à faire des éditions nouvelles de livres inutiles.

Ce n'eſt pas que de temps en temps, il ne naiſſe en Eſpagne des hommes de génie (1) ; mais l'inſtant de leur

(1) Dom Fijo en étoit un, il étoit poëte, hiſtorien ; le gouvernement l'avoit chargé de travailler aux annales de l'Eſpagne ; il a vécu néanmoins dans la plus grande miſere ; a ſa mort, on n'a trouvé dans ſon armoire que du papier, un manteau, une épée & des ſalieres.

naiſſance eſt regardé comme une calamité publique ; mais on entoure leur berceau d'un ſi grand nombre d'inſectes vénimeux, qu'un génie naiſſant eſt pour ainſi dire, un enfant mort-né. Dans ces contrées ſi fertiles, tout génie eſt un monſtre ; on ne veut pas qu'il grandiſſe ; on l'étouffe avec ſes langes ; on ne veut, on n'aime, on ne laiſſe croître, on ne laiſſe vivre que les hommes frappés de médiocrité, les hommes à hauteur d'appui.

L'âge d'or, l'âge d'argent, ſont paſſés, & malgré nos découvertes brillantes, notre âge eſt l'age de la médiocrité. (1). Le cercle de la médiocrité eſt immenſe : toute la génération préſente eſt là, il faut reſter là, ſous peine d'être regardé comme un météore ſiniſtre, ou d'être pourſuivi comme des ſoldats François pourſuivirent, il y a quelques années, cet animimal furieux qui dépeuploit le Gévaudan.

L'ACADEMIE.

L'académie Royale eſt compoſée de ſoixante membres à peu près. Des dictionnaires, des compliments dé récep-

---

(1) Plus que perſonne, je ſuis partiſan de ces belles découvertes ; elles prouvent que l'homme eſt capable de tout, & peut tout.

tion, des éloges (1), des recherches ſur la langue, occupent le loiſir des académiciens.

Un mémoire ſur *l'inégalité originelle des hommes*, fut couronné jeudi dernier. A l'aide du microſcope, l'auteur couronné a découvert que la ſemence des grands reſſemble à la graine d'ananas; que la ſemence d'un homme ordinaire a la forme d'un grain de poivre. L'académicien aſſure, que la nature emploie cent ans à pétrir un *fœtus-prince*, à préparer un *germe-roi*, à délayer la boue royale, à façonner le moule d'un grand.

Souverains, potentats, électeurs, miniſtres & conſorts! Félicitez-vous de vos avantages; & nous peuple, humilions-nous; ne croyons plus que les trônes, les couronnes, la naiſſance & les mortiers ſe jouent tantôt à croix ou pile, tantôt à pair ou non. Ne croyons plus que Dieu ait dit au haſard: *arrange tout*; *écris ſur les billets* : *MANDILLE*, *THIARE*, *GÉNÉRAL*, *FIFRE*, *ROI DE MAROC* (2), *PRÉSIDENT*, *MARMITON*,

---

(1) L'univerſité de Paris propoſa, il y a quelques années, pour ſujet de l'éloquence latine : *quels ſont les hommes qui doivent prétendre aux éloges publics* ? Tous les académiciens, tous les faiſeurs de panégiriques & d'oraiſons funèbres, devroient méditer ſur cette queſtion.

(2) L'empereur de Maroc eſt quatre fois plus laid qu'une chenille; il a une bouche énorme, une loupe ſur

MINISTRE, PRÊTRE, BALADIN, EMPEREUR : plie, remue, mêle les lots, & jette-les ſur le globe.

PELERINAGES.

Preſque tous les habitants de Madrid ; (le peuple s'entend) pélérins-nes pour ainſi dire, paſſent leur vie à aller, à revenir, à retourner, à St. Jacques de Compoſtelle, à Notre Dame du Mont-Serrat, à *Notre-Dame du Pilar*, à Notre-Dame de Lorette. Ganganelli ; qui ne donna jamais ſa pantouffle à baiſer, ſans hauſſer les épaules, vouloit abolir tous ces pélerinages. Ce pontife philoſophe ſavoit par cœur, que Dieu, la Vierge, les Saints mépriſent tous les vagabonds ; il ſavoit auſſi, qu'il n'y eut jamais, ni pardons, ni remiſſions, ni indulgences attachées aux promenades, aux courſes pieuſes d'un fainéant ſur les grands chemins; il ſavoit en outre, que les coquilles ramaſſées ſur les bords de l'océan, près de la Corogne, près Compoſtelle, ne guériſſent pas plus vîte, plus radicalement les maux de yeux, les

---

le front, il eſt noir comme de l'encre ; il a ſix pieds, il eſt voûté, il eſt avare, je l'ai vu à *Salé* ; il idolâtre les femmes, il aime beaucoup les Anglois, il mépriſe les Eſpagnols, il aborre le Conſul de france, il à ſoixante-dix ans ; un abcès lui ronge une jambe, il n'a qu'un œil, & cet œil eſt tout de travers, & pleure toujours.

maux de dents, les maux d'oreilles, que les écailes d'huitres, de moules, de tortues, qu'on trouve à *Cadix*, à *Cancale*, à *Malaga*, à *St. Malo* : ce pape, d'ailleurs avoit vu de ses fenêtres, les pélerins, les pélerines, sauter les haies, prendre les volailles, dérober les fruits, gâter, fouler les grains, les moissons, s'enfoncer, se cacher dans les bois, & oublier que St. Jacques les épie, les suit de l'œil, & voit tout à travers les branches.

DES PETITS-MAITRES.

On trouve ici, comme dans le reste du monde, des élégants, des hommes agréables, qui, comme leurs confreres de delà les monts, ont des chiens, des jockeis, des chevaux, des dettes, des talons rouges, de grands chapeaux, les épaules rondes & la vue basse.

C'est sur-tout la folie d'être aveugle qui a fait fortune. De bons yeux sont devenus le partage de la canaille, & lorsqu'un grenadier peut embrasser d'un coup-d'œil un horison immense ; quand il peut pendant la nuit, voir, compter les étoiles : son capitaine & son lieutenant ont besoin d'une lorgnette, pour inspecter leur compagnie, & d'un chien, d'un guide ou d'un bâton pour retrouver la porte de leur logement.

Si après avoir bleſſé la rétine, après avoir endommagé le nerf optique, quelque colonne d'air, fracaſſe l'oreille, briſe le tympan; alors, cornée, prunelle, globe de l'œil de s'éclaircir; cataracte de tomber, lorgnette, lunettes, conſerves de diſparoitre, tout le monde verra clair, perſonne n'entendra plus.

Mais ſans colonne d'air, un prince ſourd n'a qu'à paſſer, & tous les agréables ſeront ſoudain frappés de ſurdité.

Il y a quelque temps, qu'un grand ſeigneur begue, chauve, boſſu, arriva ici, & dans une nuit tous les dos s'arrondirent, toutes les langues s'épaiſſirent, & tous les cheveux tomberent.

V I N.

Le vin *de la Manche*, & particuliérement le vin de *Valdepenas* eſt le vin qu'on boit à Madrid. On vante beaucoup ce vin de la Manche, on le dit excellent; je le trouve mauvais; je ne voudrois pas pour tout au monde le boire ſans eau, il a un goût de ſoufre, de gaudron, il eſt ſi noir, ſi épais, qu'il pourroit au beſoin ſervir d'encre; violent & capiteux, un ſeul verre enivreroit. L'Eſpagnol boit peu, ſon ivreſſe eſt calme; quand il a bu, & qu'il eſt ivre, il s'endort.

PERROQUET.

Cathérine de Médicis, dit-on, avoit un perroquet qui retenoit tout, répétoit tout, prononcoit & parloit, souvent aussi bien, qu'un homme; c'étoit quelquefois à s'y tromper. Je crois que le perroquet que j'achetai dimanche, parle encore mieux; il a retenu une foule de choses, un nombre infini de contes, qu'il débite, qu'il articule sans hésiter : il parle Espagnol, il écorche un peu le François; il sait quelques vers de Racine, *le benedicite* & la fable du corbeau. Il me coûte huit louis, il en vaut trente, j'en refuserois cent. Je n'ose pas le mettre sur mes fenêtres; l'orsqu'il y est, qu'elles sont ouvertes, & qu'il fait beau, mon perroquet ne déparle point; il dit tout ce qu'il fait, il répete tout ce qu'il entend, il apostrophe ceux qui passent, il parle politique. Tout à l'heure, je riois aux éclats en l'entendant parler du bombardement d'Alger (1). Je meurs de peur qu'on l'ait écouté; si on l'a entendu, je suis certain que la garde va venir l'enlever.

---

(1) Firmien Lactance qui refusoit l'intelligence aux bêtes, auroit été confondu en entendant mon perroquet.

VEILLE DES GRANDES FÊTES.

Il eſt amuſant de voir le peuple faire la veille des grandes fêtes le ſiege des égliſes, & celui des confeſſionnaux. Il ſeroit difficile de compter les coups de pieds, les ſoufflets qui ſe diſtribuent en moins de dix minutes : ce qui complette la bizarrerie de cette ſcene, à la fois ſcandaleuſe & divertiſſantes, c'eſt l'arrivée d'un grand, ou d'un *hidalgos*, qui, ſuivi d'un laquais portant un couſſin, fend la foule, ſépare les combattants, termine le démêlé, entre le premier dans le confeſſionnal, où à genoux ſur un carreau, il peut ſe confeſſer à ſon aiſe, & ſe repentir commodément.

Les deſſeins de Dieu ſont impénétrables; le ciel eſt à lui, il peut y loger qui lui plaît; mais le dévot Muſulman qui s'égoſille, qui s'enrhume en criant, *alla, alla;* mais le Talapoin qui paſſe ſa vie à bailler aux corneilles; & le Marabou qui paſſe la ſienne à faire la pirouette, à danſer ſur un pied, & le Santon, qui ſouvent reſte des ſemaines entieres à regarder ſi le bout de ſon nez eſt rouge ou noir, ou bleu mourant, ou prune monſieur, me paroiſſent tout auſſi honnêtes gens, tout auſſi

dignes des graces de Dieu, que le dévot qui se querelle & se bat en attendant l'absolution.

MIEL.

Hiblœis apibus florem depasta salicti, dit Virgile. Jamais je n'ai goûté de ce miel du mont Hibla, mais je doute qu'il soit meilleur que le miel qu'on trouve à Madrid. Nulle part, je n'en ai mangé d'aussi bon; parfaitement jaune, il sent l'œillet, a le goût de l'orange, soutient bien l'eau, fait de bon sorbet.

ANTIQUITÉS.

Par-tout en Espagne on peut voir des frises, des mosaïques antiques. Personne ne regarde ces débris. Que m'importe à moi, me disoit un jour un Espagnol, & la ville d'Herculanum, & les ruines de Palmyre, & les marbres d'Arundel, pourvu que mon confesseur dîne & soupe bien!

Je suis bien moins qu'un autre, l'admirateur des ruines; je pourrois traverser la Grece sans regarder ses colonnes, sans entrer dans ses temples. Bientôt tous ces débris ne seront plus.

Les rochers, ce sont là mes antiques: témoin muet de la création, un rocher m'arrête, m'oblige à le regar-

der, j'y lis la date du monde, il ne finira qu'avec le monde; dans cent mille ans il ſera encore tout neuf; lors du déluge il trempoit dans l'eau. Dieu lui même fit les rochers, lui ſeul connoit le ſecret du ciment qui les lie, qui les ſoutient; & la terre, en s'écroulant, peut ſeule les faire tomber.

MARIAGES.

A Sparte, les femmes chaque année fouettoient les célibataires dans le temple de Vénus. Si cette loi de Licurgue renaiſſoit en Eſpagne, Madrid ne pourroit fournir, ni aſſez de bras, ni aſſez de verges, pour fouetter tous les hommes qui ne ſe marient pas. Un nœud que la mort ſeule peut détacher, effraie les Eſpagnols. A Madrid on ſe marie rarement : dans dix ans on ſe mariera moins encore; on prendra ſucceſſivement une, deux, trois maîtreſſes, on les gardera auſſi long-temps qu'elles ſauront plaire, on les quittera quand elles ne plairont plus. Les noms ſi doux de peres, de meres, d'enfants ſeroit rayés de la langue, & le gouvernement ſera le pere commun.

COLLEGES.

Le gouvernement ſoudoie une foule de rhéteurs, de profeſſeurs, qu'ici,

comme ailleurs, rempliffent la tête de leurs éleves, de mots Latins, de racines Grecques, de vers Arabes. La manie de faire apprendre aux enfants tant de chofes inutiles, durera-t-elle donc auffi long temps que le monde? Ne fentira-t-on jamais que nos inftituteurs reffemblent tous à des fous, qui rempliroient tellement leur chambre de décombres, d'ordures, de guenilles, qu'ils n'y trouveroient plus de place pour mettre, ni chaifes, ni lit, ni pot à l'eau.

DES ORDRES.

Rien n'étonne plus un étranger que la maniere lefte avec laquelle le dernier manœuvre traite ici un chevalier de St. Jacques, de St. Charles, de Montefa, d'Alcantara, &c. Tout chevalier doit céder le haut du pavé au dernier manant, fous peine d'être rudoyé, terraffé, jeté dans le ruiffeau.

MIDI.

Toutes les fois que midi fonne, & qu'on penfe, que mille malheureux ne dîneront point faute d'argent, faute de pain; cela fait mal, on n'a plus faim, on a le cœur dans l'encre, & foi-même on ne peut pas dîner.

PAUVRES HONTEUX.

Quand Alexandre consulta l'oracle de Jupiter Ammon, la premier chose qu'il lui demanda, fut de lui faire connoître les pauvres honteux de son empire. Alexandre monta lui même dans plus de cent greniers, & porta dans tous, de l'argent, des consolations & des secours.

LE COMTE D'ARANDA.

Le comte d'Aranda est le seul homme de qui la monarchie Espagnole puisse s'enorgueillir à présent (1): c'est le seul Espagnol de nos jours, que la postérité puisse coter sur ses tablettes. C'est le comte d'Aranda qui vouloit faire travailler à la confection d'un code nouveau; c'est lui qui avoit proposé d'admettre en Espagne toutes les sectes sans exception. C'est lui qui vouloit faire graver sur le frontispice de tous les temples, & réunir dans le même chiffre, dans le même écusson, les noms *de Calvin*, de *Luther*, de *Confucius*, de *Mahomet*, de *prêtre Jean*, du *Dieu Xaca*,

(1) Dans son genre, dom Antonio de Ulloa est aussi un grand homme, un homme à voir, à rechercher, un homme que j'estime, que j'aime, & de qui je parle ici par justice, par reconnoissance & par respect.

du *grand Lama*, de *Guillaume Pen*. C'est lui qui vouloit faire publier, depuis les frontieres de la Navarre, jusqu'aux extrémités du détroit de Cadix, que les mots : *Torquemada* (1), *Ferdinand Isabelle*, *imquisitions*, *auto-da-fés*, seroient comptés à l'avenir au rang des blasphêmes. Le comte d'Aranda vouloit aussi faire vendre les bijoux des saints, la garderobe, le mobilier des Vierges, & convertir les chasses, les croix, les chandeliers, &c. en ponts, en canaux, en auberges & en grands chemins.

BARBIERS ESPAGNOLS.

Je viens d'être rasé par un original : il chantoit, il parloit, il faisoit en me rasant des grimaces affreuses. Encore s'il m'eût bien rasé, s'il m'eût rasé vîte ! mais il m'a tenu trois quarts d'heure. Quand Martial a dit : *mon barbier me rase si lentement, qu'en me rasant d'un côté, ma*

---

(1) Torquemada, Ferdinand, Isabelle sont les inventeurs de l'inquisition, ils sont morts tous les trois dans leur lit. Henri IV a été assassiné. Il n'y auroit pas une justice divine ! Il n'y auroit pas des peines, des récompenses ! Ne croyons pas que l'immortalité des ames, soit un jeu, un prétexte inventé pour s'amuser, pour se tirer d'affaire pendant les trois jours de notre vie : comptons, comptons sur l'autre monde, les années, les saisons, les heures y sont éternelles, & l'on est si parfaitement, si complétement, si bienheureux, qu'on trouve encore le temps trop court.

barbe

barbe repousse de l'autre : sûrement Martial étoit rasé par un barbier Espagnol.

Dans quelques provinces d'Espagne, ce sont les femmes qui rasent : ce devroit être ainsi par-tout. Leur main souple, douce & potelée, est plus propre que les nôtres, à savonner les mentons, à manier le rasoir, & à couper la barbe de près.

JUGEMENTS DE L'INQUISITION.

Rien de plus inique, de plus arbitraire que les jugements rendus par l'inquisition, très-souvent l'homme qu'on brûle ignore pour quel crime il est brûlé; semblables à la foudre, les inquisiteurs tuent, réduisent en cendre, sans rendre compte, sans dire pourquoi.

L'effigie des coupables est suspendue dans les églises; les temples de Madrid sont pleins de ces affreux tableaux; & quand on croit trouver au dessus des autels, ou dans les chapelles une descente de croix, l'adoration des mages, la résurrection du Lazare, les noces de Cana, la femme adultere, la belle Magdelaine sanglottante, fondante en larmes, se meurtrissant le sein, on trouve au dessus de l'autel un juif, un

maure, un hérétique, un enfant, une jeune fille expirant dans ſes flammes.

Le nom des victimes eſt écrit au bas de chaque portrait : on y trouve des noms fameux. J'ai lu les noms de Jean Ponce de Léon, fils de Rodric; Ponce de Léon, comte de Baylen : j'ai lu ceux de Louis Gonſalve, prédicateur de Tolede, de Jean Fernandès, chanoine de Séville; de Chriſtophe Loſada, médecin, à Cordoue; de Cornélia Bohorquia, fille du comte Bohorquia, qui chaſſa les impériaux de Madrid, & partagea avec le prince de Vendôme l'honneur de la journée de Willaviciosa.

TÊTE PARLANTE.

On montre ici une tête qui articule parfaitement : on ne perd pas une ſyllabe: nulle vibration, nul tintement, nul ſon prolongé qui empêche de diſtinguer les mots; cette tête enfin parle & prononce auſſi bien que nous. On l'a dit déjà, on le répete; l'homme eſt un être prodigieux, quelquefois l'émule, quelquefois le rival de la nature, ſouvent il fait mieux qu'elle. L'eſpece humaine avoit reçu ſeule le droit de parler; tout excepté l'homme, devoit ſe taire dans le monde; maintenant, le bois, le marbre, & l'airain parlent; bientôt mon chien parlera.

CE SOIR.

Il a fait cette après-midi une chaleur brûlante. Dans quatre minutes, le ſoleil ſera couché. Il eſt ſept heures. Je ſuis au centre d'une plaine immenſe. Point de monts, point de draperie, point de nuages : la nature eſt toute belle, toute nue ; je la vois toute, je la regarde partout, je la touche partout.

C'eſt dans une plaine, c'eſt le ſoir, c'eſt au mois de juin, c'eſt en Eſpagne, où la nature donne rendez vous à ſes favoris, à ſes amants ; c'eſt là, c'eſt alors qu'elle dépouille tout, étale tout, montre tout, & qu'il faut malgré ſoi, devenir amoureux d'elle.

SUICIDE.

En Eſpagne, on conſidere le ſuicide, comme il étoit autrefois conſidéré en France (1). Un homme qui ſe tue, n'eſt point traîné ſur la claie. Les Eſ-

[1] A Marſeille, du temps de Valere Maxime, on gardoit publiquement un breuvage empoiſonné, que l'on donnoit à ceux qui ayant expoſé au ſénat les raiſons qu'ils avoient de s'ôter la vie, en obtenoient la permiſſion. Le ſénat examinoit les raiſons avec un certain tempérament qui n'étoit ni favorable à l'envie indiſcrete de mourir, ni contraire au déſir légitime de la mort ; on recueilloit les voix, & d'après leur nombre, on écrivoit ſur la requête : *le ſénat vous ordonne de vivre ;* ou : *le ſénat vous permet de mourir.*

pagnols qui regardent le ſuicide comme une ſpéculation, trouvent auſſi ſimple d'aller chercher le bonheur dans l'autre monde, que d'aller tenter fortune dans le nouveau. Beaucoup de caſuiſtes prétendent pourtant qu'un ſuicide ſe vole au monde, que chacun doit mourir à ſon tour; mais le plus grand nombre des théologiens Eſpagnols permettent à tout malheureux de ſe tuer, quand il eſt las de reſpirer, quand la vie lui fait mal, quand la ſociété lui refuſe la ſanté, la paix, le bonheur qu'elle lui doit. Imitons les Eſpagnols, brûlons toutes nos claies, & regardons l'homme qui ſe tue, comme un laquais qui quitte un maître, qui ne lui paye point ſes gages.

L'INPACE.

Ce n'eſt point une fable, ce ſupplice exiſte dans les cloîtres Eſpagnols. *L'inpace* eſt un trou; avant d'y jeter le coupable, on le conduit en plein chapitre, on le fait mettre ſur la ſellette, on lui lit ſa ſentence; après qu'il l'a entendue, on le mene proceſſionnellement avec la croix, les cierges, le bénitier, l'encenſoir. On chante *le libera*, on aſperſe, on encenſe le criminel, on lui donne un pain, un pot à l'eau, un chapelet, un cierge béni; on le deſcend

enſuite dans l'*inpace*, où bientôt il meurt de déſeſpoir, de rage & de faim.

L'*inpace* eſt un ſupplice ancien, il étoit en uſage parmi les Perſes. Cambiſe fit enterrer tout vif le médecin Apolonide (1). Les Grecs connurent l'*inpace*; Platon en parle (2). Parmi les Romains, c'étoit le ſupplice des veſtales. Tite-Live dans ſa premiere Décade; Plutarque dans la vie de Numa; Aulugelle, dans ſes nuits, & Philoſtrate dans la vie d'Apolonius, nous ont conſervé une deſcription très-longue de cet odieux ſupplice.

IMPRIMEURS.

Grande eſt la différence entre les libraires Eſpagnols & ceux du reſte de l'Europe. Les uns font fortune avec *le Guide des Pécheurs*, les autres avec *Théreſe Philoſophe*. L'inquiſition eſt le frein des premiers, la police (3), eſt l'inquiſition des ſeconds. Le théologien Saa a gagné à Madrid cinquante mille piaſ-

(1) Pour s'être fait aimé, & avoir tout obtenu de la princeſſe Amyris. Voyez Hérodote.

(2) Dans ſon premier dialogue, qui a pour titre, ENTYPHRON.

(3) Malgré la police, la liberté de la preſſe eſt aſſez générale. Le gouvernement commence a ſentir qu'il n'y a que la liberté de parler, de penſer & d'écrire, qui puiſſe anéantir les préjugés, & faire diſparoître les abus.

tres gourdes, en commentant St. Jerôme, en recrépissant St. Bonaventure; & les libraires François ont refusé de payer cent écus pour les manuscrits de M. de Paw, le premier historien, le meilleur politique, le plus grand homme du siecle, sans exception.

Sans exception. Les partisans, les hommes engoués de M. Raynal, crieront tous à l'injustice; mais ces cris n'empécheront point que cet historien ne soit diffus, plagiaire (1), relateur infidele (2), partial (3), injuste

(1) Plagiaire, page 222, premier volume. L'abbé Raynal a copié mot pour mot, & a pris dans Spinola la demande scandaleuse, l'interrogatoire pour ainsi dire, qu'il met dans la bouche du roi des Celebes.

(2) Relateur infidele. En parlant des nombreuses & fréquentes émigrations des Siamois; cet auteur assure que depuis le port de Mergui, jusqu'à Juthia, on voyage huit jours de suite, sans trouver un seul habitant, & c'est cette partie du royaume de Siam, qui est le canton le plus peuplé. Il n'y a point d'année, qu'il n'arrive à Mergui, quatre mille joncos ou vaisseaux, sans y comprendre les autres petits bâtiments, dont les rivieres & tous les ports sont toujours pleins.

(3) Partial. A mille lieues de moi, l'intention de flétrir la mémoire d'un citoyen qui fut utile à sa patrie: oui, sans les sommes immenses que Jacques-Cœur prêta à Charles VII, la Seine, la Tamise & la Loire, eussent peut-être coulé sous la domination du même maître. Mais malgré ses trésors, malgré l'apologie qu'en fait l'abbé Raynal; Jacques-Cœur fut un traître, ses intrigues secretes avec le Soudan furent découvertes; ses complots avec les Sarrasins furent prouvés, il méritoit la mort, & son exil en Chypre fut une grace.

(1) mal-inſtruit (2) ; mais ces cris ne feront oublier à perſonne, qu'auſſitôt qu'il entre quelque part : au mont Sinaï, au Buiſſon ardent, aux éclairs, à la ſoudre près, il ſemble venir de la part de Dieu ; il ſemble dire, avec Moïſe : *que la terre & les cieux m'écoutent*, & néanmoins tous ceux qui écoutent l'abbé Raynal n'entendent jamais que des contes, des anecdotes, des diſſertations ſur le ſucre, le café, l'indigo & autres déclamations qui font rire les miniſtres, & bâiller les femmes.

GUITARE.

Les Maures l'apporterent en Eſpagne : c'eſt l'inſtrument national. Hommes, femmes, vieillards, enfants, tous les Eſpagnols pincent de la guitare ;

(1) Injuſte. Lors du ſiege de Malaca, en 1641, l'abbé Raynal accuſe le gouverneur de s'être laiſſé corrompre par les Hollandois, d'avoir introduit l'ennemi dans la place, & néanmoins les relations, les archives qu'on conſerve à Lisbonne, le procès verbal qui fut dreſſé ſur les lieux, atteſtent que le gouverneur Portugais, & la garniſon ne ſe rendirent qu'après la réſiſtance la plus opiniâtre, & le combat le plus ſanglant.

(2) Mal-inſtruit. L'hiſtorien exagere les dépenſes des Hollandois ſur la côte de Coromandel ; il aſſure que les frais excedent le bénéfice. Outre que les Hollandois ſont trop bons ſpéculateurs pour continuer un commerce déſavantageux ; il eſt prouvé que le gain qu'ils font chaque année, ſur la vente du fer, du plomb, du poivre & autres épiceries, monte chaque année à plus de trois cent mille florins.

c'eſt l'inſtrument le plus raviſſant, le plus délicieux à entendre pendant la nuit. La nuit eſt par-tout, & fut toujours la baſe continue, la baſe naturelle de tous les inſtruments; c'eſt à la nuit que la guitare doit ſes véritables beautés, ſes effets, ſa magie, ſes accords les plus touchants.

DANSES.

Excepté le fandango dont j'ai parlé, les danſes Eſpagnoles, qui ne reſſemblent à rien, doivent reſſembler, ſi l'on en croit Miphiboſeth, aux gambades, aux ſauts, aux cabrioles, que pour plaire au Seigneur, pour faire rire ſon peuple, David autrefois faiſoit devant l'arche. Selon l'écriture, ces ſauts de David raviſſoient tous les ſpectateurs, hors ſa femme pourtant, qui diſoit à ceux qui vouloient l'entendre : Tout prophete, tout roi, tout ami de l'Eternel qu'il eſt, mon mari eſt un baladin, qui devroit rougir de ſe donner en ſpectacle.

HOPITAL GÉNÉRAL.

Les lits ſont ſans rideaux, les matelats de paille hachée, la ſoupe de viande pourrie.

Dans le même lit, j'ai vu entre un

mort, entre un mourant, un malade qui ſe portoit aſſez bien pour manger, pour me parler, & pour s'aſſeoir ſur ſon ſéant. A mes pieds on couſoit un linceul, & dans un coin on clouoit une biere.

Cet hôpital eſt quatre fois trop petit pour contenir tous les vieillards, tous les malades, tous les incurables

Les Perſes, les Chinois, les Japonois qui ſont des barbares, ont des hôpitaux pour les chiens, pour les chats, pour les chevaux. A Maroc, à Salé, à Mongador, on ſaigne, on purge, on guérit les poulets, les canards, les oies. Et dans le centre de la chrétienté, année courante, il meurt cent malades, faute d'une médecine, faute d'un bouillon, faute d'une cuillerée de vin d'Alicante.

LA MAISON DES ORPHELINS.

Cette maiſon n'eſt pas aſſez vaſte pour recevoir tous les enfants qu'on expoſe. Les rues de Madrid ſont pleines d'enfants qui demandent.

De tous les ſpectacles, celui qui accuſe le plus le cœur de l'homme, c'eſt un enfant qui mendie.

Plus juſte qu'on ne penſe, la nature

n'a condamné perſonne à vivre d'aumônes. Tout être qui naît, doit recevoir en naiſſant de quoi ſubſiſter ; c'eſt une convention tacite entre Dieu, la Nature & la Providence. Par négligence, par bêtiſe, par inconduite, les peres & meres ont pu ou vendre, ou aliéner, ou perdre leur bien : mais un enfant, avant de naître, n'a rien perdu, rien vendu, n'a fait aucun marché. Vivre & n'avoir point dequoi vivre, implique contradiction. Dieu a dit en créant le monde : » je » conſens à débrouiller le cahos, à fé» conder le néant, à former l'homme, » ſous condition qu'en naiſſant il trou» vera dans ſon berceau un billet à » vue, *ſigné* LA PROVIDENCE, ſur la » caiſſe des nouveaux nés : » telle eſt » l'intention de l'Eternel ; voilà ce qu'il conſigna de ſa main dans les annales du monde ; qu'on les conſulte ; ſi on trouve le contraire, c'eſt un crime de faux, & l'on a contrefait la ſignature de Dieu.

On pend les meres infanticides, on fouette, on enferme les femmes qui ſe font avorter ; & tous les jours, faute de langes, faute de lait, il meurt dans les caves, dans les greniers de Madrid vingt enfants, qui n'ont point encore ouvert les yeux. Qui doit-on pendre, ou fouetter ? Qui doit-on accuſer ?

Philoſophes de Madrid, philoſophes

du monde entier, qui nous dites de ſi belles choſes, conſignées dans tant de traités; ne faites plus retentir vos ſalles, de mémoires ſur les atomes, ſur la matiere ſubtile, globuleuſe, cannelée, ſur la marche du ſoleil, ſur la forme de la terre. Que nous importe à nous, à vous, à moi, à cette mere, à cet enfant, ſi la terre a la forme d'un oignon, d'un bilboquet, d'un verre à bierre, d'une colonne, d'un tambour? Faites retentir les murs qui vous environnent, des cris d'un enfant qui vient de naître, qui a beſoin de boire, & qui va mourir, faute d'avoir bu; faites réſonner vos ſalles, des gémiſſements d'une femme qui envie le ſort des lionnes, qui dans l'inſtant qu'elles deviennent meres, ont de quoi nourrir, ont de quoi couvrir leurs jeunes lionceaux.

Si j'étois roi, & que dans une de mes villes, il mourût quelqu'un de miſere, je ferois aſſembler tous les riches, & les ferois décimer.

TEMPLES.

Quand on entre dans les temples de Madrid, pendant quelques minutes, on ne peut rien diſtinguer, rien voir: l'or, l'argent vous éblouit. Ce faſte ne

rend les Eſpagnols, ni plus devots; ni plus juſtes, ni meilleurs.

Autrefois, du temps de Porphire, on s'aſſembloit dans les champs, on ſe proſternoit ſur le gazon, on prioit Dieu ſur l'herbe; ni orgues, ni chœur, ni chantres, ni cierges. Le ciel, les nuages, le ſoleil, la lune les étoiles ſervoient de voûtes, de murs, d'ornements, de luminaire & de lambris.

Il n'eſt pas vrai que Dieu ait dit à Salomon de lui bâtir un temple, pour avoir un temple; mais c'eſt parce que les coffres de Salomon regorgeoient d'or; c'eſt parce que la Judée étoit pleine d'ouvriers ſans occupation : ce fut pour les nourrir, pour les occuper, pour faire circuler l'argent, que Dieu dit à Salomon, *bâtis-moi un temple.* La preuve qu'il ne s'en ſoucioit guere, c'eſt qu'il permit que Titus profanât & convertît, en étables, en écuries le bel ouvrage de Salomon.

Ceſſons d'enfermer Dieu entre quatre murailles; tout vaſte, tout ſomptueux que ſoit un temple, c'eſt un cachot poür lui; demoliſſons nos égliſes; pénétrons, tantôt dans l'épaiſſeur des forêts, tantôt, graviſſons une montagne; tantôt arrêtons-nous au pied d'un rocher ou dans une plaine; & là, une fois par mois ſeulement entonnons

des hymnes, difons notre chapelet, brûlons de l'encens & chantons les louanges de Dieu.

AUBERGES.

» Rien n'eft fi beau, difoit Cicéron, » que de voir les maifons des perfonnes » illuftres, ouvertes à tous les étran- » gers. » Malheureufement cette hofpitalité, cette vertu fi fort recommandée par les Stoïciens, & que les Gaulois, les Germains, les Romains, les Celtibériens, & les peuples Atlantiques obfervoient fi réligieufement & fi bien, eft inconnue parmi nous : en Efpagne fur-tout, en Efpagne où elle feroit fi néceffaire. Les chemins font affreux, les voitures incommodes, fatiguantes, peu roulantes; les journées font longues, il fait chaud, l'air eft vif, on eft las, on a foif, on a faim, on brûle d'envie d'arriver, de manger, de dormir; on donneroit de l'or pour un bon repas, pour un bon lit, pour arriver; & le plus fouvent, quand on arrive, on ne trouve dans les auberges, ni paille, ni pain : il faut dîner, fouper par cœur, dormir par terre ou fur une chaife.

Les auberges de Madrid ne font guere mieux pourvues de vivres & de meubles ; ce font des Milanois qui les tiennent.

Les Bohémiens ou *Gaytanos* tiennent les cabarets ſur la route.

Dans un pays où un juif n'eſt pas homme, où c'eſt un crime impardonnable de croire tous les ſoirs en ſe couchant, que le Meſſie peut arriver demain ; il eſt ſurprenant qu'on ſouffre *des Bohémiens*, nation errante & vagabonde, qui ne tient à rien, & qui n'a ni culte, ni loix, ni caractere. Il manque un livre ſur ces Bohémiens ; il feroit intéreſſant d'apprendre, & je voudrois ſavoir pourquoi les Eſpagnols les ſouffrent, pourquoi ils ſont venus en Eſpagne, & d'où ils viennent enfin. Les uns les font ſortir de la Valachie, de la Tartarie, d'autres de la Hongrie, de l'Egypte ; d'autres les font deſcendre d'une horde Tartare qui n'ayant ni feu, ni lieu, après avoir couru l'Aſie, l'Afrique, paſſa, & ſe fixa en Europe.

Je ne veux abſolument me brouiller avec perſonne, je veux être bien avec tout le monde, être ami de tout le monde ; j'aime M. Baretti, ſon ouvrage ſur l'Eſpagne m'a fait plaiſir ; mais quand il y dit, que toutes les Bohémiennes ſont catins, M. Baretti eſt injuſte, ou piqué, ou mal inſtruit.

Dans une auberge où la vertu eſt un état violent, dans un climat qui rend

par fa chaleur les mœurs difficiles, les Bohémiennes affurément ne font point des religieufes, mais il faut des foins, il faut du temps pour obtenir tout d'elles. Il faut leur plaire, fur-tout.

En difant que les Bohémiennes font très-jolies, que leur fein eft d'une blancheur éblouiffante, M. Baretti dit vrai, dommage feulement qu'elles fe cachent, qu'elles fe coëffent & s'arrangent mal. Point de contrafte plus frappant qu'une jolie femme, mal coëffée, mal vêtue, j'aimerois mieux qu'elle n'eût rien fur la tête, que fes cheveux fuffent épars, & qu'elle fût toute nue.

Toutes jolies que foient les Bohémiennes, je regrettrai longs-tems en Efpagne les auberges de France; je penferai fouvent fur-tout à l'hôtel de la reine à Lyon; je n'oublierai jamais le coupd'œil charmant que j'avois de ma chambre, le Rhône qui couloit fous mes fenétres, lesmaifons, les arbres, les vignes, les terres éboulées, les rochers, Montluel, la Breffe, le château de la Pape, les Brotteaux, qui bordoient mon horifon; jamais je n'oublierai les foins des hôteffes (1), les attentions des domeftiques, la propreté des chambres, la fraîcheur des meubles, la bonté des

---

(1) Mefdemoifelles Forey ainées.

lits, & la tranquillité de toute la maison.

PAIN.

La farine d'Espagne, quoiqu'admirable par sa blancheur, fait du pain cassant, mal lié, qui durcit, qui séche, qui ne vaut rien au bout de deux jours.

La farine de l'Andalousie & du royaume de Valence, passe pour être plus pesante, plus grasse, plus onctueuse que celle des autres parties de l'Espagne. Aussi à Séville, à Cadix, à Xérés, à San-Lucar de Barameda, on mange du pain délicieux, qui tout sec, tout dur qu'il est, fait de bon chyle, & a bon goût

Le Calife Aaron Raschild, si connu par son amour pour les sciences, pour les arts, pour le jeu de boule & pour le bon pain, faisoit acheter pour sa table de la farine de Séville.

C'est à Horiguela, ville d'Espagne, au royaume de Valence, où l'on trouve le meilleur pain ; ce n'est pas du pain, c'est du gâteau. On jureroit qu'on a mêlé à la pâte, de la crême, des œufs, & de la fleur d'orange.

On vante beaucoup la farine de Hongrie ; l'archiduc Joseph qui la préféroit à toute autre, ne connoissoit pas sûrement le pain d'Horiguela, cent fois meil-

meilleur, cent fois plus blanc que le pain de Goneſſe. David Hume, qui a fait une diſſertation très-ſavante ſur les farines, a oublié de parler de la farine de Valence.

Je ſuis ſurpris que les académiciens de Madrid, qui s'occupent toujours de choſes utiles, n'aient pas encore ſongé à propoſer un prix pour le mémoire qui indiqueroit, 1°. quelle eſt la meilleure farine pour la fourniture des armées; 2°. quelle farine il faut choiſir pour envoyer dans les Colonies (1) 3°. de quel bois doit être les futailles où on la met.

RELIGIEUSES.

Il n'y a que le Dieu des aſſaſſins, le Dieu qui préſide aux meurtres, au néant, qui puiſſe, qui veuille écouter, qui puiſſe entendre, qui conſente à recevoir les vœux ſacrileges, les vœux *germicides* d'une jeune réligieuſe.

On compte à Madrid trente monaſteres de filles.

Parloirs, cellules, voûtes, murs épais des couvents de Madrid; répétez-nous, redites-nous, les cris, les gémiſſements,

(1) Les François ont trouvé, par expérience, que la farine de Normandie & de Guyenne, ſoutient mieux le tranſport ſur mer; ils en tirent un avantage conſidérable pour la tranſporter dans leurs Colonies.

les soupirs étouffés, les imprécations des malheureuses que vous recelez.

Je loge à deux pas du couvent des Carmélites; mes fenêtres dominent les murs, je puis de ma chambre plonger dans l'enclos; je puis tout entendre, tout voir. Malgré ce que je vois, ce que j'entends; ce couvent, ainsi que les autres, ne laisse pas d'être toujours plein, & sera toujours rempli. C'est la chaleur du climat, c'est le tribunal de la pénitence, c'est l'empire des moines qui ont toujours peuplé, qui peupleront toujours les cloîtres de Madrid.

A l'âge de douze à treize ans, une Espagnole éprouve déjà une sorte de mal aise, de mélancolie d'amour; elle désire, elle souffre, elle est tourmentée, sans savoir où, sans savoir quoi, sans savoir pourquoi : c'est toujours le sein de son confesseur qu'elle choisit pour déposer sa douce, mais inquiétante sollicitude.

Abus de l'écriture sainte, passages tronqués, mutilés, détournés, révélations, apparitions, miracles, histoires apocryphes, tout est mis en usage par ce moine, pour tromper sa jeune pénitente; à le croire, c'est *le mal de Dieu* qui la tourmente; pour guérir, il faut prendre le voile, & la malheureuse le prend.

Bientôt les désirs naissent, ont un but, la tête se peuple d'images, de formes; le sang bout, des torrents de feu coulent dans les veînes, un nouveau sens s'annonce, mais il n'est plus temps: il faut pousser des cris, des soupirs impuissants; il faut passer sa vie dans un cloître, dans les larmes; il faut être privée à jamais de la vue, des transports, des embrassements d'un amant, d'un époux; il faut mourir entre quatre murailles, brûlée, consumée de désirs, que ni Dieu, ni le voile, ni la réligion, ni toutes les gouttes d'eau du torrent de Cédron, n'ont jamais pu, ne pourroient, ne pourront jamais, ni modérer, ni éteindre. Telle est la vocation, la vie, & la mort des religieuses de Madrid, des religieuses du monde entier.

Rois, princes, empereurs, réunissez-vous tous, supprimez à jamais les couvents de filles: du fond de leurs cellules, ces malheureuses vous implorent à genoux; rendez les à la vie, à l'amour, au monde, à la liberté, & ne permettez plus qu'un million de femmes, se cachent, s'enferment, fuient le jour, nous fuient, & passent leur vie à souffrir, à pleurer; à désirer, à postuler l'éternité.

COMPLIMENTS.

En s'abordant, nos ancêtres s'embraſſoient & diſoient, *Dieu vous garde.* En France, les lettres de cachet ſont encore terminées par : *je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde.* En Eſpagne, on termine les lettres miſſives, les billets, les *eſquelas*, par cette formule : *Dios guarde a uſted.* Les compliments Eſpagnols ne ſont point variés, & n'ont point changés depuis l'expulſion des Maures. Dans une aſſemblée de cent perſonnes, chacun s'aborde maintenant comme on s'abordoit alors, en ſe diſant : *je me réjouis de voir que vous vous portez bien : me allegro de ver, che uſted ſta bueno* : & l'on répond ; *vivu uſted muchos anos mille anos*; *vivez beaucoup, vivez long - temps.* Cela rappelle un trait aſſez plaiſant. Un Eſpagnol héritoit d'un oncle riche, dont on lui liſoit le teſtament, & à chaque article, l'héritier, reconnoiſſant, s'écrioit en ſanglottant, *mio tio, viva uſted muchos annos*; *mon cher oncle vivez long-temps.* L'oncle étoit enterré de la veille.

GRANDS CHEMINS.

Tout le monde a entendu parler de la mauvaiſe police de l'Angleterre, à l'égard des grands chemins ; tout le

monde ſait qu'en Angleterre, comme en Turquie, comme en Perſe, on ne peut voyager ſans courir les riſques d'être volé ; c'eſt abſolument de même en Eſpagne.

Ce n'eſt pas que les miquelets ou archers ne ſoient en très-grand nombre ; mais comme ils ſont mal-payés, qu'ils ne tiennent à aucun corps, & que le gouvernement ne les obſerve pas ; ils préférent, ils trouvent plus ſimple de s'entendre avec les brigands, dont ils partagent la proie.

Preſque tous les voleurs, en Eſpagne, ſont déguiſés en pélerins, ou en hermites : ſous prétexte de demander le chemin, l'heure qu'il eſt, ou l'aumône, ils mettent le piſtolet ſur la gorge, volent, & tuent communément. Outre que la peine eſt la même, qu'un cadavre eſt plutôt dépouillé : un cadavre garde le ſecret.

On peut dans chaque ville prendre une eſcorte ; mais outre que ces eſcortes ſont exceſſivement cheres, qu'il faut les payer d'avance, & qu'elles vous quittent à moitié chemin : elles peuvent s'entendre avec les miquelets, avec les voleurs ; il eſt auſſi ſûr de s'en paſſer.

Hors la vieilleſſe & la laideur, qui

ne touchent, qui ne tentent perſonne ; les voleurs en Eſpagne ſont grace aux femmes, dit-on : au lieu de voler les voyageuſes égarées, ou les bergeres gardant leur troupeau, ils les eſcortent : leur donnent des bouquets, de l'argent, des rubans, les conduiſent dans le bois, où chacun de ces drôles, à ſon tour, éteint & perd ſur ces malheureuſes, ſa lubricité, ſes déſirs & ſes forces.

Si les bandits abondent en Eſpagne plus qu'ailleurs, il faut en accuſer l'extrême miſere du peuple, le manque d'ouvrage : il faut en accuſer auſſi le ſommeil profond des guichetiers, qu'un tremblement de terre ne réveilleroit pas : il faut en accuſer encore la permiſſion accordée à quelques priſonniers privilégiés, de ſuſpendre à leurs fenêtres, des bourſes, des paniers, dans leſquels, leurs parents, leurs amis, ou leurs complices viennent mettre des cordes, des limes, des barres : munis d'outils, ces priſonniers s'en vont quand ils veulent ; ſouvent pluſieurs cachots ſe vuident dans une nuit ; & tout cela c'eſt pour les bois.

Le très-petit nombre d'hoſpices pour les mendiants valides, peuple auſſi les grands chemins. Par-tout & toujours,

le crime & le vol ſont une ſuite de l'état de ſociété, & deviennent la ſeule reſſource de l'homme qui n'a point d'ouvrage, qui a faim, & qui n'a rien.

FIN.

